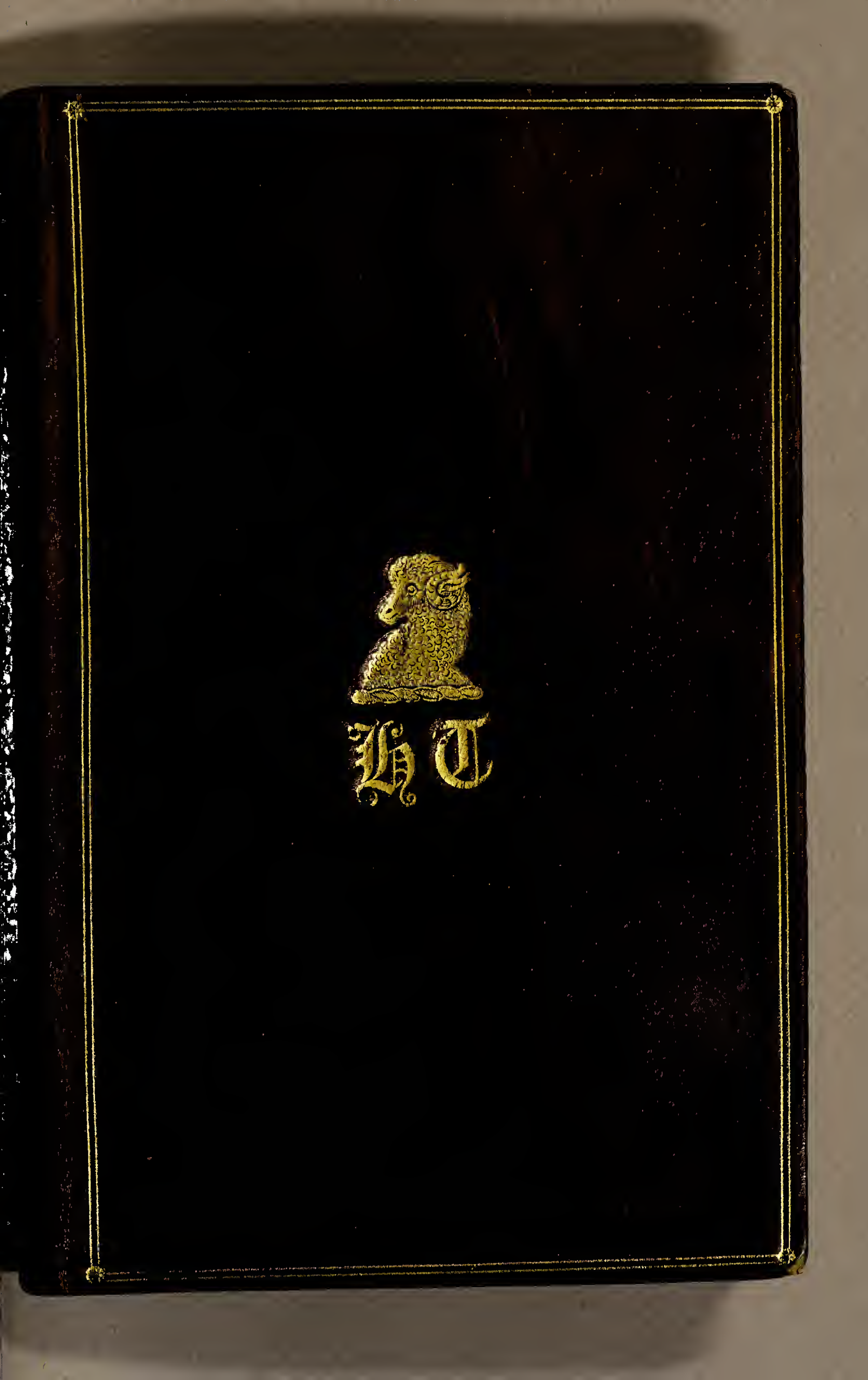
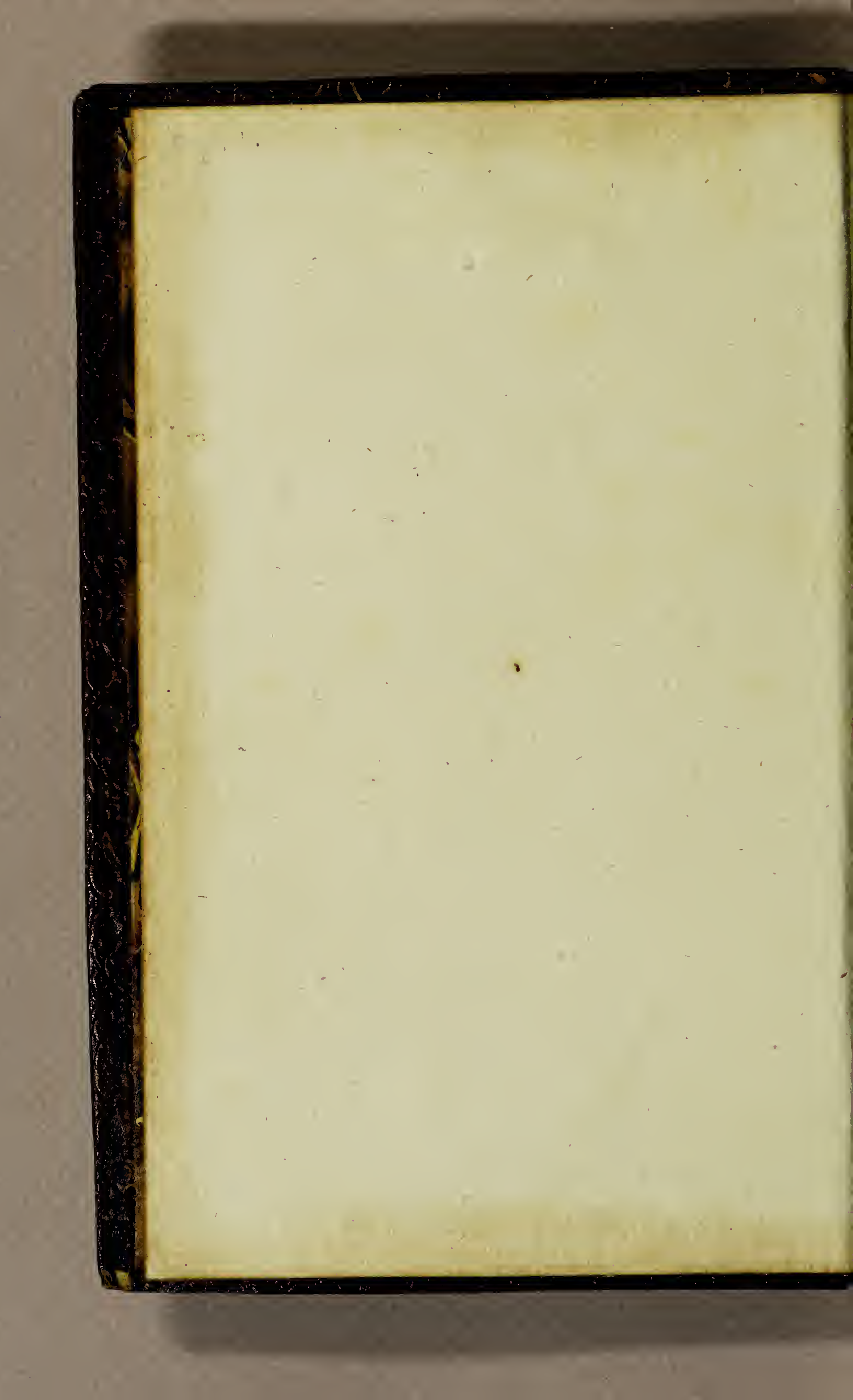
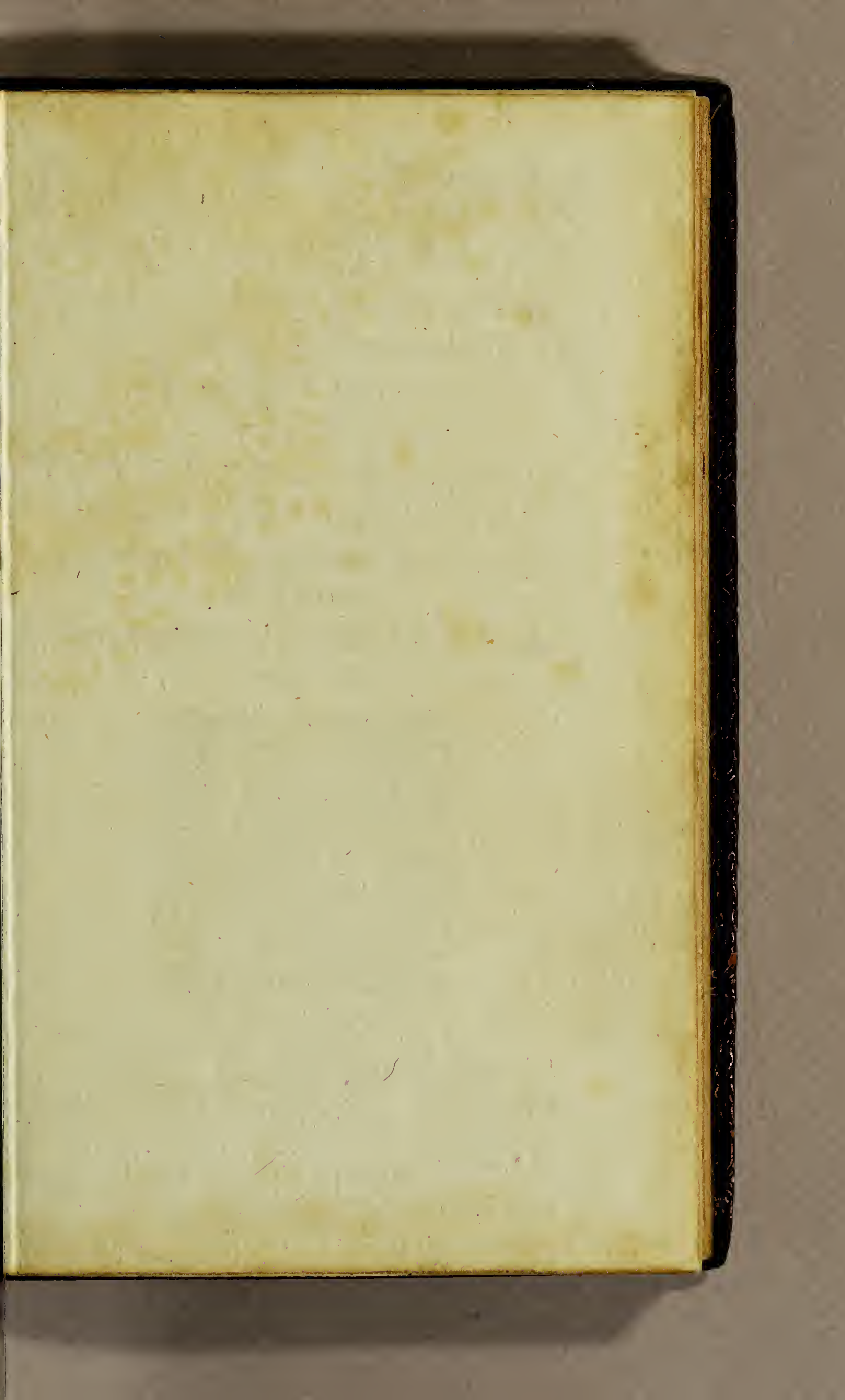
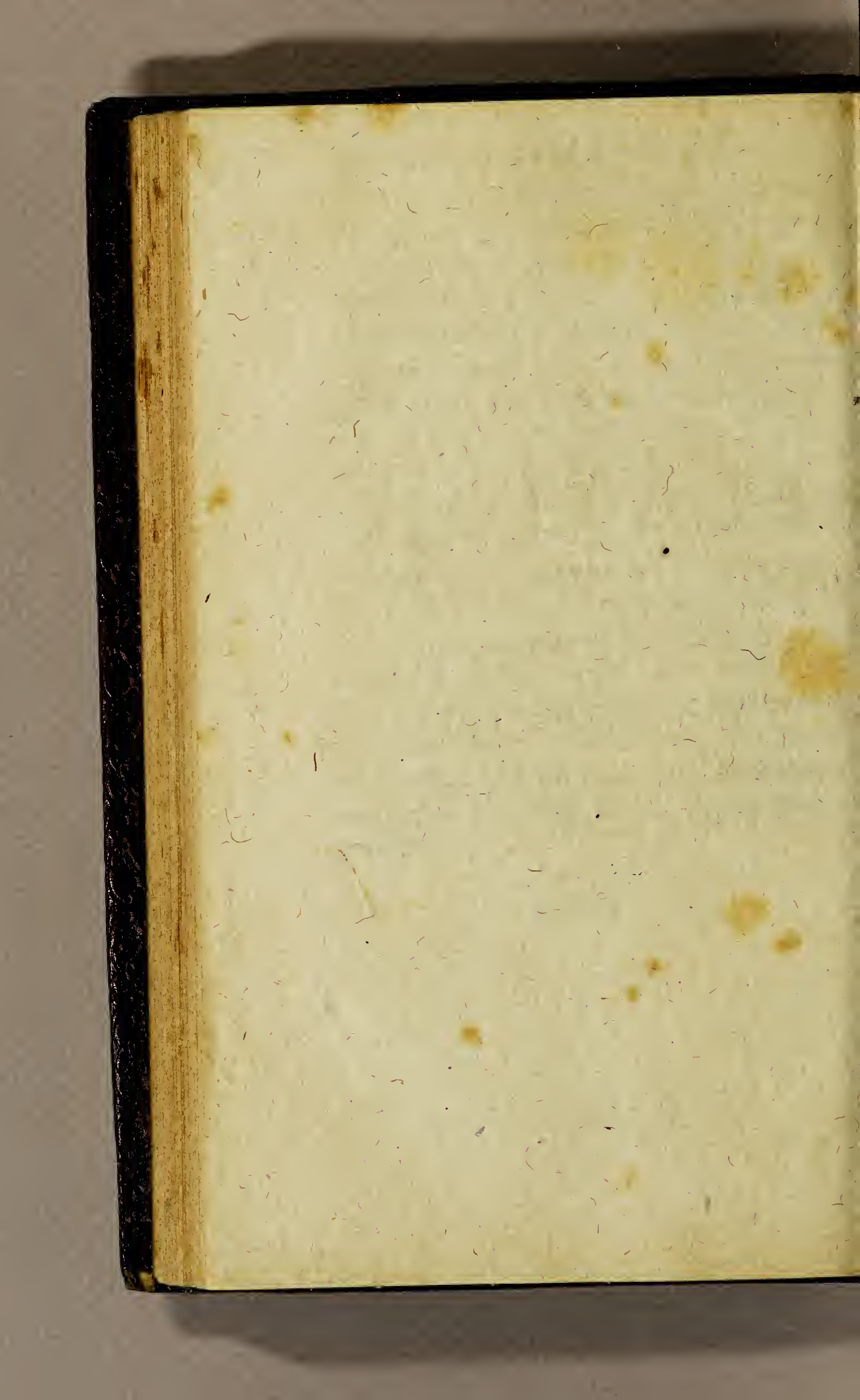

H T

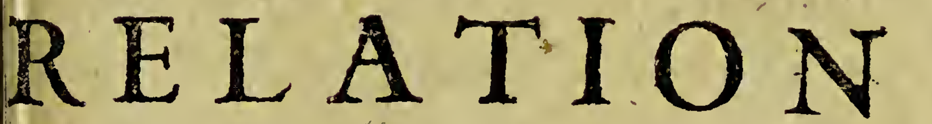

GAUDEO.
John Carter Brown.











RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ DANS LE PAYS DES HVRONS,

Pays de la Nouuelle France, és années 1647. & 1648.





RELATION DE CE QVI S'EST PASSÉ EN LA MISSION DES PERES DE LA COMPAGNIE de IESVS, aux Hurons pays de la Nouuelle France, és années 1647. & 1648.

Enuoyée

AV R. P. ESTIENNE CHARLET Prouincial de la Compagnie de IESVS, *en la Prouince de France.*

Par le P. PAVL RAGVENEAV *de la mesme Compagnie, Superieur de la Mission des Hurons.*



ON R. PERE,

Si nos lettres ont le bon-heur d'arriuer iusqu'en France, & si ceux qui les portent

peuuent éuiter le rencontre des Hiroquois, qui sont des voleurs plus cruels que tous les Pirates de la mer, i'espere que V.R. aura de la consolation en lisant cette Relation : car elle y verra comment Dieu nous va protegeant au milieu des mal-heurs qui nous enuironnent de toutes parts, & comment cette Eglise naissante dans cette barbarie, va croissant & en nombre & en sainteté, plus que iamais nous n'eussions osé l'esperer. Si Dieu se plaist à verser sur ces peuples les benedictions du Ciel, à mesure que les miseres nous pourront accueillir, nous le prions de tout nostre cœur qu'il continuë à nous affliger de la sorte, puisque ce nous doit estre assez qu'il en tire sa gloire, & le salut des ames, qui est l'vnique bien qui nous amene en ces pays. Nous demandons pour cét effet l'assistance de ses SS. SS. & prieres,

Mon Reuerend Pere,

Des Hurons ce 16. Auril 1648.

Vostre tres-humble & tres-obeïssant seruiteur en N. S.
PAVL RAGVENEAV.

Situation du pays des Hurons, de leurs alliez, & de leurs ennemis.

CHAPITRE I.

QVOY que dans nos Relations precedentes nous ayons pû donner quelques lumieres touchant la ſituation d'vne partie de ces pays : toutefois i'ay creu qu'il ſeroit expedient d'en propoſer icy brieuement vne veuë plus diſtincte & plus generale, tant à cauſe que le temps nous en a donné des notions bien plus aſſeurées, qu'à raiſon que nous deuons parler dans les ſuiuans Chapitres, de diuerſes choſes qui ſuppoſent ces connoiſſances.

Le pays des Hurons eſt entre le quarante-quatre & le quarante-cinquiéme degré de Latitude, & de Longitude, demie heure plus à l'Occident que Quebec.

Du coſté de l'Occident d'Eſté vient aboutir vn Lac, dont le tour eſt quaſi de quatre cens lieuës, que nous nommons la Mer douce ; qui a quelque flux & reflux, & qui dans ſon extremité plus eloi-

gnée de nous, a communication auec deux autres Lacs ; encore plus grands, dont nous parlerons dans le Chapitre dixiéme. Cette Mer douce a quãtité d'Isles, & vne entr'autres, qui a de tour pres de soixante lieuës.

Du costé de l'oüest-suroüest, c'est à dire quasi à l'Occident, nous auons la nation du Petun, qui n'est éloignée qu'enuiron douze lieuës.

Du costé du Midy, tirant vn peu vers l'Occident, nous regardons la Nation Neutre, dont les bourgs qui sont sur la frontiere en deçà, ne sont éloignez des Hurons, qu'enuiron trente lieuës. Elle a quarante ou cinquanre lieuës d'estenduë.

Au delà de la Nation Neutre, tirant vn peu vers l'Orient, on va à la Nouuelle Suede, où habitent les Andastoërõnons, alliez de nos Hurons, & qui parlent comme eux ; éloignez de nous en ligne droite, cent cinquante lieuës ; nous en parlerons au Chapitre huitiéme.

De la mesme Nation Neutre tirant presque au Midy, on trouue vn grand Lac, quasi de deux cens lieuës de tour, nommé Erié, qui se forme de la deschar-

ge de la Mer douce, & qui va se precipi-
ter par vne cheute d'eaux d'vne effroya-
ble hauteur, dans vn troisiéme Lac, nom-
mé Ontario, que nous appellons le Lac
Saint Louys, dont nous parlerons cy-
apres.

Ce Lac, nommé Erié, estoit autrefois
habité en ses costes qui sont vers le Midy,
par de certains peuples que nous nom-
mons la Nation du Chat; qui ont esté
obligez de se retirer bien auant dans les
terres, pour s'éloigner de leurs ennemis,
qui sont plus vers l'Occident. Ces gens de
la Nation du Chat ont quantité de bour-
gades arrestées, car ils cultiuent la terre
& sont de mesme langue que nos Hurons.

Partant des Hurons, & marchant vers
le Midy, ayant fait trente ou quarante
lieuës de chemin, on rencontre le Lac
S. Louys, qui a quatre-vingts, ou nonante
lieuës de longueur, & en sa mediocre lar-
geur, quinze ou vingt lieuës. Sa longueur
est quasi de l'Orient à l'Occident; sa lar-
geur du Midy au Septentrion.

C'est ce Lac Saint Louys, qui par sa des-
charge forme vn bras de la Riuiere Saint
Laurent, sçauoir celuy qui est au Midy de
l'Isle de Mont-Real, & qui va descendre à
Quebec.

Au delà de ce Lac Saint Louys, vn peu dans les terres, habitent les cinq Nations Hiroquoiſes, ennemies de nos Hurons, qui dans leur ſituation, ſont quaſi paralleles à la longueur de ce Lac.

Les plus proches de la Nation Neutre, ſont les Sonnontoüeronnons, à ſeptante lieuës des Hurons, ſuiuant le Sud-Sudeſt; c'eſt à dire, entre le Midy & l'Orient, plus vers le Midy. Plus bas ſuiuent les Onionenronnons, quaſi en droite ligne, à vingt-cinq lieuës enuiron des Sonnontoüeronnons. Plus bas encore les Onnontaeronnons, à dix ou douze lieuës des Onionenronnons. Les Onneiochronnons, à ſept ou huit lieuës des Onnontaeronnõs. Les Annieronnons, ſont éloignée des Onneiochronnons, vingt-cinq ou trente lieuës; ils deſtournent tant ſoit peu dans les terres, & ſont plus Orientaux aux Hurons. Ce ſont eux qui ſont les plus voiſins de la Nouuelle Hollande, & qui ſont auſſi les plus proches des Trois Riuieres.

Ce ſeroit par ce Lac Saint Louys, que nous irions droit à Quebec, en peu de iours, & auec moins de peine, n'y ayant que trois ou quatre ſaults, ou pluſtoſt courant d'eau plus rapide à paſſer iuſqu'à

Mont-Real, qui n'eſt diſtant de l'ambouchevre du Lac Saint Louys, qu'enuiron ſoixante lieuës : mais la crainte des ennemis, qui habitent le long de ce Lac, oblige nos Hurons & nous auec eux, de prendre vn grand deſtour, pour aller gagner vn autre bras de la Riuiere Saint Laurent, ſçauoir celuy qui eſt au Nord de Mont-Real, que nous nommons la Riuiere des Prairies. Ce qui allonge noſtre voyage quaſi de la moitié du chemin; nous obligeant en outre à plus de ſoixante ſaults, où il faut mettre pied à terre & porter ſur ſes eſpaules tout le bagage & les canots, ce qu'on éuiteroit par le droit chemin, ſans compter vne grande quantité de courans rapides, où il faut traiſner les canots marchant en l'eau, auec grande incommodité & danger.

Du coſté du Septentrion des Hurons, il y a diuerſes Nations Algonquines, qui ne cultiuent point la terre, & qui ne viuent que de chaſſe & de peſche, iuſqu'à la mer du Nord, laquelle nous iugeons eſtre éloignée de nous en droite ligne, plus de trois cens lieuës. Mais nous n'en auons autre connoiſſance, comme auſſi de ces Nations-là, ſinon par le rapport que nous

en font les Hurons & quelques Algonquins plus proches, qui y vont en traite, pour les Peltries & Castors, qui y sont en abondance.

De l'estat general de la Mission.

CHAPITRE II.

IE puis dire que iamais ce pays n'a esté plus auant dans l'affliction, que nous l'y voyons maintenant, & que iamais la Foy n'y a paru auec plus d'auantage. Les Hiroquois ennemis de ces peuples continuent auec eux vne guerre sanglante, qui va exterminant nos bourgades frontieres, & qui fait craindre aux autres vn semblable mal-heur: & Dieu en mesme temps va peuplant d'excellens Chrestiens ces pauures Nations desolées, & se plaist à y establir son saint Nom au milieu de leurs ruines.

Depuis nostre derniere Relation nous auons baptizé pres de treize cens personnes: mais ce qui nous console le plus es[t] de voir la ferueur de ces bons Neophytes, & vn esprit de Foy en eux, qui n'a rien d[e]

la barbarie, & qni nous fait benir les misericordes de Dieu, qui se vont respandant de iour en iour si richemẽt iusqu'aux derniers confins de ce nouueau monde.

L'Esté dernier se passa quasi entier dans les attentes & les alarmes d'vne armée ennemie des Hiroquois nos voisins, qui fut la cause que les Hurons ne descendirent point à Quebec, estans demeurez pour defendre leur pays menacé ; & craignans aussi d'autre part vne autre armée des Hiroquois Annieronnons, qui les attendoient au passage, s'ils eussent descendu la Riuiere. Ainsi nous ne receusmes l'an passé aucun secours, & non pas mesme aucune lettre de Quebec, ny de France. Mais nonobstant Dieu nous a soustenu, ayant esté luy seul nostre Pere & nostre Pouruoyeur, nostre defense, nostre ioye, nostre consolation, nostre tout; chose aucune ne nous ayant manqué, aussi peu qu'aux Apostres, lors que Nostre Seigneur les enuoya quasi tous nuds à la conqueste des Ames.

Nos Missions ont esté à l'ordinaire ; & de plus nous en auons entrepris de nouuelles, non seulement parmy les Hurons, mais aussi parmy les Algonquins : Dieu

donnant à nos Peres du courage au dessus de leurs forces, vn homme faisant luy seul ce qui eust donné vn employ raisonnable à plusieurs.

Mais apres tout, *Messis multa, operarij vero pauci.* Ie veux dire que quoy que nous soyons en vn pays abandonné, où la Pauureté est nostre appennage, & où nous ne viuons que des aumosnes, qui venant de quinze cens lieuës, doiuent passer & la mer, & la rage des Hiroquois auant que nous puissions en joüir; Ce n'est pas toutefois ce secours temporel qui nous presse, ny celuy que nous demandons auec plus d'instance: Ce sont des Missionnaires desquels nous auons grand besoin, ce sont là les thresors que nous desirons de la France. I'aduoüe que pour venir icy, apres auoir trauersé l'Ocean, il faut sentir de pres la fumée des cabanes Hiroquoises, & peut-estre y estre bruslé à petit feu: mais quoy qui nous puisse arriuer, ie sçay bien que le cœur de ceux que Dieu y aura appellé, y trouuera son Paradis, & que leur charité ne pourra pas s'esteindre ny dans les eaux, ny dans les flammes.

Nos Hurons sont bien auant dans vn

pourparler de Paix, auec l'Onnontacronnon (c'est vne des cinq nations Hiroquoises, qui cy-deuant a tousiours plus vexé ce pays) & il y a quelque esperance que deux autres des Nations ennemies entreront dans le mesme traité: les ambassades sont reciproques de part & d'autre. Si cette affaire reüssit, il ne leur restera plus sur les bras que le Sonnontoueronnon, le plus proche ennemy que nous ayons, & les Hiroquois Annieronnons, plus voisins de Quebec, ausquels on feroit bonne guerre, nos armes n'estant plus diuerties ailleurs.

De plus nos Hurons ont enuoyé vn ambassade aux Andaſtoëronnons, peuples de la Nouuelle Suede, leurs anciens alliez, pour les solliciter à leur moyenner vne Paix entiere, ou à reprendre la guerre qu'ils auoient il n'y a que fort peu d'années, auec les Hiroquois Annieronnons. On en espere vn grand secours, & vn grand soulagement pour ce pays. Mais apres tout, nos esperances sont en Dieu; car la perfidie de ces peuples ne permet pas que nous nous appuyons aucunement sur leurs paroles, & nous fait craindre vn aussi grand mal-heur au milieu de ces

traitez de paix, que dans le plus fort de la guerre.

De nostre maison de Sainte Marie.

CHAPITRE III.

LA maison de Sainte Marie ayāt esté iusqu'à maintenant dans le cœur du pays, en a aussi esté moins exposée aux incursions des ennemis. Ce n'est pas que quelques auanturiers ne soient venus de fois à autre faire quelque mauuais coup, à la veuë mesme de nostre habitation: mais n'osans pas en approcher qu'en petit nombre & à la desrobée, crainte qu'estans apperceus des bourgades frontieres on ne courut sur eux, nous auons vescu assez en asseurance de ce costé là; & Dieu mercy pas vn de nous n'y a encore esté surpris dans leurs embusches.

Nous sommes quarante-deux François au milieu de toutes ces Nations infideles; dix-huit de nostre Compagnie, le reste de personnes choisies, dont la pluspart ont pris dessein de viure & de mourir auec nous; nous assistans de leur trauail

& induſtrie auec vn courage, vne fidelité & vne ſainteté, qui ſans doute n'a rien de la terre : auſſi n'eſt-ce que de Dieu ſeul qu'ils en attendent la recompenſe; s'eſtimans trop heureux de reſpandre & leurs ſueurs, & s'il eſt beſoin tout leur ſang, pour contribuer ce qu'ils pourront à la conuerſion des barbares. Ainſi ie puis dire auec verité que c'eſt vne maiſon de Dieu & la porte du Ciel; & c'eſt le ſentiment de tous ceux qui y viuent, & qui y trouuent vn Paradis en terre, où la Paix y habite, la ioye du Saint Eſprit, la charité, & le zele des ames.

Cette maiſon eſt vn abord de tout le Pays, où les Chreſtiens y trouuent vn Hoſpital durant leurs maladies, vn refuge au plus fort des alarmes, & vn hoſpice lors qu'ils nous viennent viſiter. Nous y auons compté depuis vn an plus de trois mille perſonnes, auſquelles on a donné le giſte, & quelquefois en quinze iours les ſix & les ſept cens Chreſtiens; & d'ordinaire trois repas à chacun. Sans y comprendre vn plus grand nombre qui ſans ceſſe y paſſent tout le iour, auſquels on fait auſſi la charité. En ſorte que dans vn Pays eſtranger, nous y nourriſſons ceux qui

deuroient nous y fournir eux mesmes les necessitez de la vie.

Il est vray que ce n'est pas dans les delices ny l'abondance de la France. Le bled d'Inde pilé dans vn mortier & boüilly dedans l'eau, assaisonnée de quelque poisson enfumé, qui tient lieu de sel, estant reduit en poudre, nous sert ensemble de boire & de manger, & nous apprend que la Nature se contente de peu, nous fournissant Dieu mercy vne santé moins sujette aux maladies, qu'elle ne feroit dans les richesses & la varieté des viures de l'Europe.

Il n'y a d'ordinaire que deux ou trois de nos Peres residens en cette maison, tous les autres sont dissipez dans les Missions, qui sont maintenant dix en nombre : les vnes plus arrestées dans les bourgs principaux du Pays ; les autres plus errantes, vn seul Pere estant contraint de prendre le soin de dix & de douze bourgades ; & quelques-vns allans plus loin, les quatre-vingts & les cent lieuës, afin que toutes ces Nations soient esclairées en mesme temps des lumieres de l'Euangile.

Nous taschons toutefois de nous rassembler tous, deux ou trois fois l'année, afin

afin de rentrer en nous-meſmes ; & vaquer à Dieu ſeul dans le repos de l'Oraiſon ; & en ſuite conferer des moyens & lumieres que l'experience & le Saint Eſprit va nous donnant de iour en iour, pour nous faciliter la conuerſion de tous ces peuples. Apres quoy il faut au pluſtoſt retourner au trauail, & quitter les douceurs de la ſolitude, pour aller chercher Dieu dans le ſalut des ames.

De diuerſes defaites de nos Hurons par leurs ennemis.

CHAPITRE IV.

LEs Arendaenronnons qui eſtoient à nos frontieres vers le coſté de l'Orient, que nous appellions la Miſſion de Saint Iean Baptiſte, ont receu tant d'eſchecs ces dernieres années, qu'ils ont eſté contrains de quitter leur Pays, trop expoſé à l'ennemy, & ſe retirer dans les autres Bourgs plus peuplez, qui ſont auſſi le meilleure defenſe. Nous y auons perdu bon nombre de Chreſtiens, le Ciel enrichiſſant touſiours de dãs nos pertes.

Tout ce pays fut menacé l'Esté dernier d'vne armée ennemie, qui en effet venoit fondre sur nous : mais leur dessein ayant esté rompu, pour les raisons dont nous parlerons cy-apres, la pluspart s'estans dissipez vne bande de trois cens Sonnontoüeronnons allerent se ietter sur le bourg des Aøndironnons, où ils en tuerent quantité, & emmenerent tout tout ce qu'ils purent de captifs.

Ces Aondironnons sont peuples de la Nation Neutre, les plus voisins de nos Hurons, qui n'estans point en guerre auec les Sonnontoüeronnons, les auoient receus comme amis dans leur bourg, & leur preparoient à manger dans toutes les cabanes, dans lesquelles les Sonnontoüeronnons s'estoient diuisez expres, pour y faire plus aisément leur coup; qui en effet leur reüssit, ayans plustost ou massacré ou saisi ceux qui eussent esté pour rendre du combat, qu'on n'eust pû s'apperceuoir de leur mauuais dessein, ayant tous en mesme temps commencé ce massacre.

Ce qui poussa le Sonnontoüeronnons à cette trahison, fut le ressentiment qu'ils auoient de la mort d'vn de leurs

hommes, qui retournant l'Hyuer precedent de la petite guerre, apres auoir fait quelque meurtre aux frontieres de la Nation du Petun, auoit esté poursuiuy viuement, & pris par les Hurons aux portes des Aondironnons, auant qu'il fust entré dans aucune cabane, ce qui auoit fait iuger qu'il estoit de bonne prise: mais nonobstant sa mort a esté vengée de la sorte.

On croyoit qu'en suite de cette desloyauté si indigne, toute la Nation Neutre prendroit la guerre contre les Hiroquois; & en effet de part & d'autre ils se sont tenus sur leurs gardes, & dans la deffiance: mais toutefois rien ne bransle ce semble de ce costé là, & ils continuent dans leur neutralité. D'aucuns disent que ce ne peut estre pour long-temps, & que le dessein de ceux de la Nation Neutre est de rauoir paisiblement & à l'amiable leurs captifs, puis prendre leur auantage pour venger à leur tour cette perte qu'ils ont receuë.

Les derniers mal-heurs qui nous sont arriuez, ont esté sur la fin de cét Hyuer. Quelques-vns du bourg de Saint Ignace, enuiron trois cens, tant hommes que

femmes, estans cabanez pour la chasse à deux iournées dans les bois, vers le pays ennemy; vne trouppe de Sonnontoüeronnons vint se ietter sur vne des cabanes, vn peu trop escartée des autres, lors qu'elle estoit moins de defense, la plus-part estans dissipez çà & là, selon que leur chasse auoit donné. Il y eut sept personnes tuées sur la place, & vingt-quatre tant hommes que femmes emmenez captifs; l'ennemy s'estant retiré promptement, crainte d'estre poursuiuy.

Cette cabane estoit quasi toute de Chrestiens, qui s'estoient reünis ensemble, pour y faire mieux leurs prieres matin & soir: & en effet ils y viuoient dans l'innocence, & respandoient par tout vne bonne odeur du Christianisme. Le feu aura sans doute esté le partage de quelques-vns: ie prie Dieu que les autres, à qui peut-estre les ennemis auront donné la vie, leur donnent en eschange la Foy & la pieté qui vit dedans leur cœur.

De ceux qui furent tuez sur la place, ie puis dire auec verité qu'il y auoit vne perle de nos Chrestiens. C'estoit vn ieune homme de vingt-quatre ans, nommé Ignace Saonaretsi, exemplaire à toute la

ieunesse, & irreprochable en ses mœurs, qui estoit d'vn excellent esprit, mais d'vne foy & pieté aussi ferme que i'en aye veu dans ce pays. Il y auoit quelques mois qu'il se disposoit à la mort, disant qu'il en auoit de fortes pensées; & pour cela il venoit d'ordinaire sus iour, dire son Chapelet en l'Eglise, outre la Messe du matin, & les Prieres du soir, qu'il faisoit extraordinairemẽt longues. Il estoit heureux à la chasse; ayant tué vn cerf, aussitost les deux genux en terre, pour en remercier Dieu.

Estant dans le combat auec l'ennemy, & voyant bien qu'ils n'estoient pas de forces égales, & qu'il pourroit estre emmené captif, il dit à vn sien cousin qu'il voyoit s'enfuir; Mon cousin, va porter les nouuelles à ma mere que ie seray bruslé; mais dis luy qu'elle ne deplore point ma mort; ie n'auray pour lors autre chose dans l'esprit que le Paradis. Il auoit proche de soy son frere aisné Catechumene, lequel on nous a dit qu'il baptiza: & tous deux furent les premiers qui demeurerent sur la place. Leur mere & toute sa famille a embrassé la Foy depuis cette mort, & nous voyons à l'œil que ce ieune

Chreſtien les a laiſſez heritiers de ſa pieté.

Ce ieune homme eſtoit ſi innocent, qu'eſtant qu'eſtion de le marier, & ſes parens luy parlans d'vn party qui leur ſembloit auantageux; Ie n'oſe, leur dit-il, enuiſager aucune fille, & ainſi ie ne la connois pas : i'ay crainte d'offenſer Dieu & de me voir engagé dans le mal, par vne œillade, qui porteroit mon cœur, plus loin que n'auroit eſté mon deſſein & le voſtre.

Vn iour, deux de nos Peres eſtans en voyage auec luy, dans des neiges hautes de quatre pieds, par vn froid & vn vent exceſſif; Vn des Peres n'en pouuant plus, le pria de le deſcharger, & voyant qu'il trembloit de froid, eſtant fort mal veſtu, luy preſenta dequoy ſe couurir: Ce ieune Chreſtien luy reſpondit que volontiers il prendroit non ſeulement ſa charge, mais auſſi celle de l'autre Pere; & en effet il ſe chargea de ces deux fardeaux tres-peſans, ne voulant pas ſe couurir dauantage, diſant qu'il euſt eſté trop à ſon aiſe eſtant ſi bien veſtu, qu'il auoit deſia offert à Noſtre Seigneur tout ce froid qu'il alloit endurant, & les fatigues de ce chemin faſ-

cheux, pour se disposer à la Communion du lendemain, & qu'il se consoloit dans la pensée qu'vn iour dedans le Ciel il beniroit Dieu d'auoir paty si peu de chose pour son amour.

Quelque temps auant sa mort, ayant esté choisi pour porter la Croix, en vn enterrement public; La ceremonie estant acheuée vn de nos Peres luy demanda s'il n'auoit pas esté honteux de se voir suiuy & regardé de tant d'infideles? Nenny, dist-il, ie pensois que ce que ie faisois estoit glorieux deuant Dieu, & que les vices & les débauches de tant de personnes qui estoient autour de moy, estoit ce que Dieu haïssoit, & ce dont on deuoit auoir honte.

Cette perte fut suiuie d'vne plus grande fort peu de iours apres. Plus de trois cens du mesme bourg de Saint Ignace, estans retournez au mesme lieu, tãt pour enterrer leurs morts, que pour enleuer quantité de chair de vaches sauuages qu'ils auoient tué; sur leur retour, s'estans diuisez, çà & là & sans ordre, ils furent surpris par vne centaine d'Hiroquois Annieronnons, à quatre ou cinq lieuës du bourg: & enuiron quarante de nos

gens y demeurerent ou furent pris captifs ; Ce qui depuis a obligé ceux de ce bourg de Saint Ignace à s'approcher de nous, & se mettre plus à l'abry qu'ils n'estoient des incursions de l'ennemy.

De la Prouidence de Dieu sur quelques Chrestiens pris ou tuez par les ennemis.

CHAPITRE V.

SVR la fin de l'Esté vne trouppe de quelques auanturiers Hiroquois, conduite par vn Huron, de long-temps captif parmy eux, surprirent dans vne Isle escartée, vne cabane de Chrestiens qui estoient à la pesche ; ils en tuerent quatre ou cinq sur la place, & emmenerent sept captifs. Quelqu'vn sauué de la meslée courut en porter les nouuelles au bourg voisin. Le Missionaire qui y estoit accouru en haste vers le lieu du massacre, se doutant qu'il y auroit quelque ame à gagner pour le Ciel. Ayant fait deux lieuës de chemin, & ne pouuant passer plus outre, arriué qu'il estoit sur les riua-

ges du grand Lac ; il entend vne voix d'infideles, qui l'appellent pour s'embarquer. Haste toy, dirent-ils au Pere, peut-estre que tu en trouueras quelqu'vn en vie qui n'est pas encore baptizé. En effet les Prouidences de Dieu sont adorables pour ses eslus : Ceux qui auoient receu le saint Baptesme, & qui s'estoient venus confesser auant que de partir, se trouuerent roides morts sur la place : vne seule fille de dix-huit ans, bonne Catechumene, restoit encore en vie dans vn corps transpercé de coups, nageante dans son sang, & la peau de la teste arrachée de son crane, qui est la despoüille ordinaire que les ennemis emportent. Le Pere n'eut de temps que ce qui estoit necessaire pour la baptizer ; comme si cette ame dans vn corps demy-mort, n'eut attendu que cette grace du Baptesme pour s'enuoler au Ciel.

La Prouidence de Dieu ne fut pas moins aimable sur ceux qu'on emmenoit captifs : car l'ennemy fut poursuiuy si viuement, qu'on luy couppa chemin, lors qu'il auoit desia gagné huit ou dix lieuës hors le pays. On recouura tous les captifs, sans que pas vn eust receu encore

aucun coup, ny que mesme on leur eust arraché les ongles, ce qui toutefois est la premiere des caresses qu'on fait aux prisonniers de guerre. Le chef des ennemis fut pris, & vn autre auec luy, le reste se mit en fuite, n'ayans pas le loisir de descharger vn seul coup de hache, pour assommer les captifs qu'ils menoient. Vne bonne Chrestienne, nõmée Marthe Andionra, qu'on emmenoit captiue auec son mary, & deux de ses enfans, attribuë cette deliurãce au secours de la Vierge, qu'elle inuoquoit durant tout le chemin, disant son chapelet, qu'vn ennemy luy arracha, luy defendant de faire ses prieres. Mais il ne sçauoit pas que le cœur parloit bien plus haut que la langue; il fut le premier pris, & elle fut la premiere deliurée.

Vn Chrestien estant tombé entre les mains des ennemis, fut traité si cruellement que la pluspart luy portoient compassion : son recours estoit tout à Dieu, auquel il s'escrioit dans le plus fort de ses tourmens; Mon Dieu soyez beny de m'auoir appellé à la Foy; que mon corps soit brisé de coups, ces cruautez n'iront pas plus loin que ma vie; vous me ferez misericorde, & ie croy fermement que mon

ame ſera bien-toſt auec vous dans le Ciel. Puis s'addreſſant à vn infidele, qui eſtoit dans les tourmens auec luy: Mon camarade, luy diſoit-il, ie te porte plus de compaſſion qu'à moy-meſme, car apres ces miſeres ie crains pour toy vn mal-heur eternel, d'vn feu moins pitoyable que ne ſont ceux qui nous tourmentent: ſi tu veux que ie te baptize, & ſi de tout ton cœur tu prie Dieu qu'il ait pitié de toy apres la mort, il te fera miſericorde. Les ennemis entendans ces diſcours luy coupperent la main, le ſeparerent d'auec ſon compagnon, & redoublerent ſes tourmens; mais ils ne purent tirer de luy autre parole, ſinon d'vn courage vrayment Chreſtien; Vos tourmens ceſſeront, diſoit-il, & finiront auec ma vie; apres cela ie ne ſuis plus vôtre captif; i'adore vn Dieu qui vn iour me rendra cette main coupée, & ce corps tout briſé de vos cruautez.

Vne ieune fille Chreſtienne de quatorze à quinze ans, auoit eſté emmenée captiue à Sonnontouan: y eſtant arriuée, elle entendit qu'on parloit de la faire mourir: la peur luy donna du courage, & Dieu conduiſit ſon innocence pour la tirer de ce peril. Elle trouue moyen de s'eſchap-

per, se iette dans des brossailles à quatre ou cinq cens pas du bourg ; tout le monde est campagne & nuit & iour pour la chercher ; on approche du lieu où elle est, & souuent elle fut sur le point de se descouurir elle-mesme, se croyant apperceuë, lors que Dieu qui vouloit la sauuer conduisoit autre part les pas de ceux qui venoient droit à elle, luy donnant assez de cœur pour demeurer ainsi cachée trois iours entiers sans boire ny manger. La troisiéme nuit elle sort en tremblant du lieu de son azyle, & prend sa route vers la Nation Neutre, ne sçachant bonnement où elle alloit. Apres trois iournées de chemin, ayant passé vne riuiere à guay, elle fait rencontre de quatre hommes qui luy demandent où elle va ; Elle leur raconte sa fortune, & leur dit qu'elle s'eschappe de la mort : Deux de ces hommes estoient ennemis, qui parlent de la remener dans sa captiuité, c'est à dire à vne mort certaine : Les deux autres estoient gens de la Nation Neutre, qui ayans pitié de cette petite innocente, prirent sa cause en main, disans qu'estant passée au deçà de cette riuiere, elle estoit sur leurs terres, dans vn pays de paix, & non plus

dans le pouuoir des ennemis. Dieu sçait
auec combien de confiance elle se re-
commandoit à luy. Enfin les deux hom-
mes de la Nation Neutre l'emporterent
au dessus des deux ennemis. Il y auoit
plus de six iours qu'elle n'auoit mangé, &
toutefois elle ne sentoit ny faim, ny lassi-
tude. Ils luy donnerent dequoy rom-
pre son ieusne, assez pour atteindre les
bourgs de la Nation Neutre, où estant
en lieu d'asseurance elle continua son
chemin, & arriua icy le iour de Pasques.
Son pere bon Chrestien, nommé Antoi-
ne Otiatonnety, & ses autres parens la
receurent des mains de Dieu, comme vn
enfant resuscité.

Nous ne desirons pas ny les souffrances,
ny les mal-heurs à nos Chrestiens; mais
toutefois ie ne puis m'empescher de be-
nir Dieu dans ceux qui leur arriuent; l'ex-
perience m'ayant fait reconnoistre que
iamais leur Foy n'est plus viue, ny leur
cœur iamais plus à Dieu, qu'au temps
qu'enuisageant les choses d'vn œil trop
humain, nous auons plus de crainte &
plus de compassion pour eux. Ie n'en ay
veu aucun de ceux qui sont tombez entre
les mains de l'ennemy, & se sont sauuez

par aprés, qui ne m'ayent auoüé que dans le plus fort de leur mal ils n'y eussent esprouué vn courage plus Chrestien, vne consolation plus douce, & vn recours à Dieu plus entier, qu'ils n'auoient ressenty toute leur vie passée, & que mesme ils n'en ressentoient apres leur deliurance. Ainsi nous ne sçauons que desirer à nos Chrestiens & à nous-mesmes, & quelques grandes pertes que puisse receuoir cette Eglise, nous en benirons Dieu; voyans à l'œil qu'il en tire sa gloire plus auantageusement que nous n'eussions osé l'esperer par aucune autre voye.

Au milieu de l'Esté, dans le plus fort de la terreur d'vne armée ennemie, qu'on disoit n'estre qu'à demie lieuë du bourg de S. Ioseph, les femmes ne songeoient qu'à la fuite, les hommes à soustenir l'assaut, l'effroy & l'espouuante estoit par tout. Au milieu de toutes ces alarmes, les Chrestiens, les Catechumenes, & mesme plusieurs infideles accoururent à l'Eglise, les vns pour receuoir l'absolution, les autres pour presser leur Baptesme; tous craignans plus l'Enfer qu'ils ne craignoient la mort. Le Pere ne sçauoit pas ausquels entendre, car voulant satisfaire aux vns,

les autres le pressoient & luy crioient misericorde. C'estoit vn combat de la Foy, qui viuant dans leur cœur, leur donnoit vn legitime droit à ce qu'ils desiroient : ainsi le Pere se vid heureusement contraint de leur accorder leurs demandes. Plusieurs estoient armez de pied en cap, & receurent ainsi le Baptesme. Apres tout il se trouua que c'estoit vne fausse alarme, mais la Foy & les saintes promesses de ces personnes baptizées à la haste, se trouuerent toutefois veritables. Le Saint Esprit est vn bon maistre, & quand il appelle quelqu'vn à soy, il supplée abondamment tout ce qui peut manquer à nos instructions.

Ie ne puis pas obmettre icy vn sentiment de pieté vrayment Chrestienne, d'vne mere pour son enfant vnique. Cette femme s'estoit refugiée dans le departement de nostre habitation de Ste Marie, qui est destiné aux sauuages Chrestiens : elle se vid obligée de retourner à Saint Ioseph au plus fort des alarmes ; elle emmena auec soy son fils, aagé seulement de quatre ans. Vn de nos Peres luy demanda pourquoy elle n'auoit pas laissé ce petit innocent en nostre maison, en vn lieu

d'asseurance. Helas! respondit elle, i'aime mieux le voir tuer dedans mon sein, & mourir auec moy, que de le laisser suruiure apres ma mort : Mes parens qui sont infideles corromproient bien-tost son innocence, & perdroient son ame en luy faisant perdre la Foy, & ie serois la mere d'vn damné. Ie prefere le salut de son ame à la vie de son corps; ie demande pour nous deux le Ciel, & non pas vne longue vie.

Des Baptesmes de quelques Hiroquois pris en guerre par les Hurons.

Chapitre VI.

Le bon-heur de la guerre n'est pas tousiours tout d'vn costé; si nos Hurons ont fait des pertes, ils ont aussi eu leurs victoires ou le Ciel à plus gagné qu'eux: car la plusspart des Hiroquis qu'ils ont pris à diuerses fois, ayant esté bruslez à l'ordinaire, ont trouué le chemin du Ciel au milieu des flammes, & leur salut à l'heure de la mort. Mais il faut auoüer que iamais nous ne faisons aucun de ces

Baptesmes,

Baptesmes, qu'auec des combats & des resistances nompareilles, non pas tant de la part de ceux du Baptesme desquels il s'agit, que du costé des Hurons infideles qui ont de la peine à permettre qu'on procure vn bon-heur eternel à ceux qu'ils n'enuisagent que d'vn œil ennemy. Si la ferueur de nos Chrestiens ne nous aidoit en ces rencontres, nous ne serions pas assez forts pour en venir à bout: mais leur zele & leur charité se trouue plus puissante à procurer ce bien à leurs ennemis, que la haine des infideles à souhaitter leur mal.

Vn excellent Chrestien, dont l'aage est remply de merites, & qui estant d'vn rare esprit a vne Foy tout à fait eminente, voyant l'opposition opiniastre des infideles à ne vouloir permettte qu'on baptizast quelques captifs. Et quoy mes freres, leur dit-il, si vous ne croyez pas que nostre Foy soit veritable, pourquoy vous opposez vous à l'instruction de ces captifs? Et si c'est vn mensonge ce que nous preschons du Paradis & de l'Enfer, pourquoy nous refusez vous ce contentement de raconter ces fables, & de tromper vos ennemis? Que si vous pen-

sez qu'en effet la parole de Dieu que nous
portons soit veritable, embrassez donc la
Foy vous-mesmes, & redoutez pour vous
ces feux d'Enfer que vous souhaitez à ces
pauures miserables. Là-dessus il se met à
prescher à toute l'assemblée, qui luy pre-
ste audiẽce; il parle du Paradis, de l'Enfer,
de la Resurrection, & parcourt les princi-
paux mysteres de nostre Foy. Enfin voyãt
tout son monde gagné; mes freres, leur
dit-il, ie voy bien que la Foy est dans le
fond de vostre cœur, que vous differez
seulement à en faire la profession: mais
sçachez que vous irritez Dieu, vous op-
posant au salut de ces ames, & que l'Enfer
sera vostre partage, si vous voulez que
vos haines soient immortelles: bruslez
leurs corps à la bonne heure, qui est vo-
stre captif; mais leurs ames sont inuisi-
bles, & non pas de vostre domaine; vous
auriez tort de leur souhaiter aucun mal.
Apres cela il s'addresse aux captifs, leur
demande s'ils conçoiuent ces veritez, &
s'ils desirent le Baptesme. Leur cœur
est tout disposé, tout le monde est dans
le silence, & ces Baptesmes se font d'vn
consentement si public, qu'on eust iugé
que l'assemblée estoit toute Chrestienne

En vn autre occasion les infideles ayans preuenu les captifs, & leur ayans donné des impressions de nous & de la Foy, qui ne leur en laissoient que de l'horreur; vn Capitaine Chrestien en eut aduis, & nous pria de ne pas paroistre en l'assemblée qu'il ne nous eust appellé. Il prend auec soy quatre ou cinq des Chrestiens plus feruens; ils s'approchent des prisonniers. Mes freres, leur dirent-ils, nous ne portons ny torches ny flambeaux pour vous venir brusler: si vous ne mouriez que de nos mains, vos vies seroient en asseurance; nostre cœur n'a point de cruautez ny pour vous, ny pour qui que ce soit au monde. Tous les autres qui vous enuironnent sont armez de feux & de flammes, & leurs mains sont encore toutes couuertes de vostre sang: iugez maintenant si leur cœur a de l'amour pour vous, & si les auersions qu'il vous ont donné de la Foy, procedent d'vn desir qu'ils ayent de vostre bien, ou plutost de la rage qui les anime contre vous. L'esprit de ces captifs estant appriuoisé, ils se mettent à les instruire tout à loisir, & les voyans bien disposez, vn Chrestien nous vint appeller pour leur conferer le Baptesme.

La femme d'vn de ces bons Chreſtiens danna aduis à ſon mary que les infideles eſtoient animez contre luy, de ce qu'il ſe meſloit ſi auant dedans ces Bapteſmes, & luy conſeilla de s'en deporter vne autre-fois. Et quoy ma femme, luy dit-il, tu veux ſeruir de truchement au diable; eſt-ce vn conſeil d'amy? Et faut-il que les médiſances nous empeſchent de gagner le Ciel, & d'y mener meſme nos ennemis. Si on parle de me tuer pour quelque autre ſujet, ie pourray bien craindre la mort; mais s'il eſt queſtion & de ſouffrir les calomnies, & de mourir pour l'auancement de la Foy, ma vie ne m'eſt plus rien, & ie veux bien qu'on ſçache que iamais ie ne trembleray de ce coſté là.

Mais ce qui a plus eſtonné les infideles, eſt d'auoir veu en ces rencontres des femmes plus fortes qu'eux. Nous ne pouuions vn iour nous faire aſſez entendre à vn captif Sonnontoueronnon (car quoy que le fond de leur langue ſoit le meſme qu'icy aux Hurons, toutefois les dialectes ſont ſi differens, qu'on iugeroit que ce ſoient des langues diuerſes.) Il nous vint en penſée d'auoir recours à vne bonne Chreſtienne, venuë il y a neuf ou dix

ans d'vn bourg de la Nation Neutre voisin des ennemis. Cette femme s'approche du captif, & comme elle possede parfaitement bien nos mysteres, il ne fut pas besoin de luy mettre en bouche ce qu'elle diroit, elle se met à l'instruire elle-mesme. Mon frere, luy dit-elle, ie porte compassion à ton corps; mais toutefois sa misere ne sera pas longue, quelques tourmens que luy preparent les Hurons: Tu sçais que nos ames sont immortelles, & que ces flammes que tu voy, ne pourront pas consommer la tienne; elle suruiura à ces cruautez que tu crains: Mais il faut que tu sçaches qu'il y a vn mal-heur eternel, qui nous attend apres la mort, si nous n'auons reconnu en ce monde, & adoré le Createur du ciel & de la terre. C'est à quoy ie te viens inuiter.

Les infideles ne sçauoient que dire à cette Chrestienne, car les hommes Hurons auroient honte d'entrer en dispute auec vne femme. Elle continuë son instruction paisiblement, & ce pauure captif fut si touché de cette charité, qu'il demanda à estre baptizé, & le lendemain son ame fut, comme nous croyons, dans le Ciel.

Ie finy ce Chapitre par la mort d'vne captiue Hiroquoiſe. C'eſtoit vne ieune femme d'enuiron vingt-cinq ans, à qui les Hurons auoient donné la vie : toutefois l'ennuy de ſa captiuité & le deſir de ſa patrie, l'auoient pouſſé à s'enfuir ſeule, à trauers les bois : mais l'ayant pourſuiuie à la piſte, on la recouura apres quelques iournées, heureuſement pour ſon ſalut. Elle tomba bien-toſt malade : vn de nos Peres va pour l'inſtruire, il la trouue toute diſpoſée au Bapteſme, & qui ſçauoit tous nos myſteres. Il y a long-temps que ie croy, luy dit-elle, & ce que i'ay veu des Chreſtiens dés le commencement de ma captiuité eſt entré dans le fond de mon cœur ; i'ay iugé leur Foy veritable, & les Commandemens de Dieu ſi iuſtes, que i'ay creu que vrayment il eſtoit luy ſeul le maiſtre de nos vies. I'auois demandé le Bapteſme à Ouracha (c'eſt le nom Huron d'vn autre de nos Peres) mais il m'a refuſée, croyant peut-eſtre que ma Foy ne fuſt que ſur mes levres, & non pas dans mon cœur. I'ay nonobſtant veſcu du depuis en Chreſtienne, & i'eſperois toûjours que Dieu qui void dans le fond de nos ames, auroit pitié de moy. Ie te prie

donne moy le Baptesme, car c'est sans doute pour cela que Dieu n'a pas voulu que i'allasse mourir en mon pays tout infidele. Le Pere m'escriuit que iamais il n'auoit baptizé aucun Sauuage auec plus de satisfaction. Elle vescut encore vn mois, mais en vn lieu où nos visites ne peuuent pas estre frequentes. A l'heure de la mort, elle enuoye querir en l'absence du Pere vn bon Chrestien, qui nous sert de Dogique dans ce bourg là, & le prie de l'assister à bien mourir comme font les Chrestiens: mais ce bon Dogique trouua que le Saint Esprit y faisoit plus que luy; car les sentimens de pieté estoiét si tendres dans le cœur de cette captiue mourante, sa Foy si viue, & ses esperances si douces pour le Ciel, qu'il nous a dit n'auoir iamais rien veu de plus Chrestien. Elle rendit l'ame auec ces dernieres paroles, Iesus ayez pitié de moy, oüy ie seray auiourd'huy auec vous dans le Ciel. Elle auoit nom Magdelaine Arihoüaon.

A ce propos ie ne puis obmettre vn coup de la Prouidence de Dieu sur vne ame qui sans doute estoit née pour le Paradis. Vne ieune femme infidele legere-

ment malade, escoutoit attentiuement les instructions qui se donnoient à quelques Neophytes de la mesme cabane, & monstroit y prendre plaisir : mais comme elle auoit esté assez dans les débauches & n'estoit mariée, celuy de nos Peres qui auoit soin de cette Mission la negligeoit, quoy qu'elle demandast souuent à prier Dieu & à estre receuë au nombre des Catechumenes. Cependant le mal s'augmenta, & la mit à l'extremité, le Pere ayant desisté vn ou deux mois d'aller en cette cabane. Il y entra vn iour par accident, sans penser à cette pauure fille, qui ne songeoit qu'à luy, & nuit & iour. De loin qu'elle l'eust apperceu, elle luy fit signe de la main qu'il approchast, ne pouuant plus se faire entendre pour sa foiblesse. Mon frere, luy dit-elle, enfin tu ne differeras pas de m'instruire ; tu as sans doute creu que mon cœur n'estoit pas destaché des affections qu'il a eu autresfois pour le peché, & tu m'as negligée à cause de cela : Non, c'estoit tout de bon que ie voulois viure en Chrestienne, & maintenant i'y veux mourir. Haste toy, ie te prie, & baptize moy dés auiourd'huy, car ie suis morte, & ie priois Dieu qu'il

t'amenast icy, aye pitié de moy. En effet le Pere la trouua si bien disposée des instructions que iamais il n'auoit eu dessein de luy donner en instruisant les autres, & vid son cœur si fortement preuenu des graces de Dieu, & si auant dans les desirs du Paradis, qu'il la baptiza sans delay. De ce moment elle n'eut plus ny d'oreilles, ny de langue que pour Dieu, auquel sans doute elle rendit son ame, ayant expiré peu apres.

Des pourparlers de paix entre les Hurons & Onnontaeronnons.

Chapitre VII.

LEs Onnontaeronnons, la plus belliqueuse des cinq nations ennemies de nos Hurons, sont bien auant dans vn traité de paix auec eux. Voicy comme le tout est arriué.

Au commencement de l'an 1647. vne bande d'Onnontaeronnons ayant paru sur nos frontieres, fut poursuiuie d'vne troupe de guerriers Hurons, ausquels la victoire demeura, le chef des ennemis

ayant esté tué sur la place, quelques autres saisis captifs, & le reste ayant pris la fuite.

Ces prisonniers de guerre furent brûlez à l'ordinaire, à la reserue du plus considerable de tous, qui eut la vie, nommé Annenraes; Ie diray seulement en passant, qu'vn de ceux qui estoient destinez pour le feu, ayant horreur des cruautez qui l'attendoient, se ietta la teste la premiere dans vne grande chaudiere d'eau toute boüillante, afin d'abreger ses tourmens auec sa vie.

Sur le commencement du Printemps, Annenraes qui auoit eu le vie, fut aduerty sous main que quelques particuliers mescontens de ce qu'il viuoit, le vouloient tuer: il communiqua à quelque sien amy les pensées qu'il prit en suite de cela de s'eschapper, & s'en retourner en son pays. L'affaire fut rapportée à quelques Capitaines, les principaux chefs du conseil, qui trouuerent à propos de l'ayder dans son dessein, esperans que cét homme estant de grande authorité à Onnontaé, pourroit leur rendre quelque bon seruice. Ils l'equiperent, luy donnerent quelques presens, & le firent partir de nuit *incognito*.

Cét homme ayant passé le Lac Saint Louys, qui nous diuise d'auec les ennemis, fit rencontre de trois cens Onnontaeronnons, qui faisoient des canots pour trauerser ce mesme Lac, à dessein de venir venger sa mort; & qui pour cét effet deuoient se ioindre à d'autres bandes de huit cens, tant Sonnontoüeronnons que Onionenronnons, qui estoient aussi en chemin.

A ce rencontre, qui fut bien inopiné pour les Onnontaeronnons; Annenraes qu'on enuisageoit comme vn homme resuscité, se comporta de telle sorte que les trois cens Onnontaeronnons quitterent le dessein de leur guerre, & prirent des pensées de paix: en sorte qu'estans de retour à Onnontaé, & y ayans tenu conseil, ils enuoyerent vn ambassade aux Hurons, auec des presens, pour commencer les pourparlers de paix.

Le chef de cét ambassade fut vn nommé Soionés, Huron de nation, mais si naturalisé parmy les ennemis depuis plusieurs années, qu'il n'y a aucun Hiroquois qui ait fait plus de massacres en ces pays, ny des coups plus mauuais que luy. Ce Soionés amena auec soy trois autres Hu-

rons, captifs depuis peu à Onnontaé, qui nous sont demeurez. Ils arriuerent au Bourg de Saint Ignace, le neufiéme Iuillet.

A cette nouuelle le pays se trouua puissamment partagé. Ceux des Hurons, que nous appellons la Nation des Ours, craignoient cét ennemy, mesme auec ses presens. Les Bourgs plus voisins esperoient que cette paix reüssiroit, à cause qu'ils la souhaitoient dauantage: mais les Arendaenronnons, plus qu'aucune autre Nation, à cause qu'on leur faisoit esperer qu'on leur rendroit quantité de leurs gens, captifs à Onnontaé.

Apres bien des conseils, enfin on trouua bon pour voir plus clair en cette affaire, d'enuoyer vn ambassade reciproque à Onnontaé. Vn Capitaine Chrestien, nommé Iean Baptiste Atironta, en fut le chef, & quatre autres Hurons auec luy. Ils partirent d'icy le premier d'Aoust, & porterent des presens reciproques pour respondre à ceux de l'Onnontaeronnon. Nos Hurons se seruent pour ces presens de peltries, precieuses dans le pays ennemy: les Onnontaeronnons se seruent de coliers de Porcelaine.

Apres vingt iournées de chemin, Iean Baptiste Atironta arriua à Onnontaé, l'Ambassadeur des ennemis estant retourné auec luy. On accueillit nostre ambassade auec de grands tesmoignages de ioye, & ce ne furent que conseils l'espace d'vn mois qu'il fut là: apres lesquels l'Onnontaeronnon conclut de renuoyer auec Iean Baptiste Atironta, vn second ambassade; dont le chef fut vn Capitaine Onnontaeronnon, nommé Scandaouati, aagé de soixante ans, & auec luy deux autres Onnontaeronnons, auec lesquels ils renuoyerent quinze captifs Hurons, ayans retenu pour ostage, vn de ceux qui auoient accompagné Iean Baptiste.

Ils arriuerent icy le vingt-troisiéme d'Octobre, & auoient mis en leur retour depuis Onnontaé, trente iours: car quoy qu'il n'y ait qu'enuiron dix iournées de distance, toutefois ils sont souuent obligez de s'arrester, soit à faire des canots pour passer les Riuieres, & le Lac Saint Louys; soit à cause du mauuais temps & des tempestes; ou mesme à cause de la chasse, dont ils viuent faisans chemin.

Outre les captifs que ramenoit Iean

Baptiste, il estoit chargé de sept grands coliers de Porcelaine, dont chacun estoit de trois & quatre mille grains, (ce sont les perles & comme les diamans du pays.) Ces coliers estoient de nouueaux presens de l'Onnontaeronnon, pour affermir la paix ; auec parole que ce pays pouuoit encore esperer la deliurance de cent autres Hurons, qui restent dans la captiuité.

Ce qui, dit-on, a fait entrer l'Onnontaeronnon dans ces pensées de paix, est premierement la ioye qu'il a eu, qu'on eust donné la vie à Annenraés. Secondement, la crainte qu'il a que l'Hiroquois Annieronnon, qui deuient insolent en ses victoires, & qui se rend insupportable mesme à ses alliez, le deuienne trop fort, & ne les tyrannise auec le temps, si les Hurons deschargez d'vne partie de leurs guerres, ne reünissent toutes leurs forces contre luy. En troisiéme lieu, les Andastoeronnons peuples alliez de nos Hurons, contribuent, dit-on, puissamment à cette affaire, soit que l'Onnontaeronnon craigne de les auoir pour ennemis, soit qu'il cherisse leur alliance. Nous en parlerons dans le Chapitre qui suit.

Les Onnontaeronnons se comportent, dit-on , comme en vne affaire arrestée. Les Onionenronnons semblent estre aussi dans le mesme dessein , & pour cét effet , ont desia renuoyé pour asseurer de leur pensée , vn des Hurons qui estoit captif parmy eux , auec deux coliers de Porcelaine, dont ils ont fait present à nos Hurons. L'Onneiochronnon n'est pas aussi éloigné de cette paix, à ce qu'on dit. Le Sonnontoueronnon n'y veut pas entendre. L'Annieronnon en est encore plus éloigné; qui , dit-on , est jaloux de ce qu'a fait l'Onnontaeronnon , & veut tousiours se rendre redoutable. Et ce sont ces deux dernieres Nations dont le Bourg de Saint Ignace a esté mal traité sur la fin de cét Hyuer.

Au commencement de Ianuier de la presente année 1648. nos Hurons iugerent à propos de deputer vn nouuel ambassade à Onnontaé , de six hommes , qui partirent pour cét effet , auec vn des trois Onnontaeronnons qui estoient venus icy, les deux autres nous estans demeurez pour ostage, & nommément Scandaouati, le principal Ambassadeur Onnontaeronnon. Mais du depuis nous auons appris

que nos Ambassadeurs tomberent entre les mains des cent Hiroquois Annieronnons, qui sont venus iusques sur nos frontieres, & qu'ainsi ils ont esté tuez en chemin ; à la reserue de l'Onnontaeronnon qui s'en retournoit, & de deux de nos hommes qui s'estans eschappez ont poursuiuy leur route vers Onnontaé.

Ce n'est pas tout. Au commencement du mois d'Auril, Scandaouati Ambassadeur Onnontaeronnon qui estoit icy demeuré pour ostage ayant disparu, nos Hurons creurent qu'il s'estoit eschappé : mais apres quelques iours on trouua son Cadaure au milieu d'vn bois, assez proche du Bourg où il demeuroit. Ce pauure homme s'estoit fait mourir soy-mesme, s'estant donné vn coup de cousteau dans la gorge, apres s'estre fait comme vn lict de quelques branchages de sapin, où on le trouua estendu.

A ce spectacle on enuoye querir son compagnon, afin qu'il fut tesmoin comme le tout s'estoit passé, & qu'il vid que les Hurons n'auoient pû tremper en ce meurtre. En effet, leur dist-il, ie me doutois bien qu'il seroit pour faire vn coup semblable : ce qui l'aura ietté dans ce desespoir,

sespoir, est la honte qu'il aura eu de voir que les Sonnontoueronnons & Anniegronnons soient venus icy vous massacrer iusques sur vos frontieres; car quoy qu'ils soient vos ennemis, ils sont nos alliez, & ils deuoient nous porter ce respect, qu'estans venus icy en ambassade, ils attendissent à faire quelque mauuais coup, apres nostre retour, lors que nos vies seroient en asseurance. Il a creu que c'estoit vn mépris trop sensible de sa personne, & cette confusion l'aura ietté dans ces pensées de desespoir: & c'est sans doute ce qu'il vouloit dire à nostre troisiéme compagnon qui s'en est retourné auec vos Ambassadeurs, lors qu'à son depart il luy dist, qu'il donnast aduis à ceux de nostre Nation, que si durant les pourparlers de cette paix, & tandis qu'il seroit icy, on faisoit quelque mauuais coup, la honte qu'il en auroit le feroit mourir; adioustant qu'il n'estoit pas vn chien mort, pour estre abandonné, & qu'il meritoit bien que toute la terre eust les yeux arrestez sur luy, & fust en alte, tandis que sa vie seroit en danger. Voila iusqu'ou nos Sauuages se piquent du point d'honneur. Nous attendrons l'issuë de toutes ces

affaires, & le temps nous y fera voir clair.

D'vn Ambassade des Hurons à Andastoé.

Chapitre VIII.

ANdastoé est vn pays au delà de la Nation Neutre, éloigné des Hurons en ligne droite pres de cent cinquante lieuës; au Sud-est quart de Sud des Hurons, c'est à dire du costé du Midy, tirant vn peu vers l'Orient : mais le chemin qu'il faut faire pour y aller est pres de deux cens lieuës, à cause des destours. Ce sont peuples de langue Huronne, & de tout temps alliez de nos Hurons. Ils sont tres-belliqueux, & comptẽ en vn seul bourg treize cens hommes portans armes.

Au commencement de l'an passé 1647 deux hommes de cette Nation vinrent icy, deputez de leurs Capitaines, pour dire à nos Hurons que s'ils perdoient courage & se sentoient trop foibles contre leurs ennemis, ils le fissent sçauoir, & en

uoyassent quelque Ambassade à Andastoé pour cét effet.

Les Hurons ne manquerent pas à cette occasion. Charles Ondaaiondiont excellent & ancien Chrestien, fut deputé chef de cét ambassade, accompagné de quatre autres Chrestiens, & de quatre infideles. Ils partirent d'icy le treiziéme d'Auril, & n'arriuerent à Andastoé qu'au commencement de Iuin.

La harangue que fit Charles Ondaaiondiont à son arriuée, ne fut pas longue. Il leur dit qu'il venoit du Pays des Ames, où la guerre & la terreur des ennemis auoit tout desolé, où les campagnes n'estoient couuertes que de sang, où les cabanes n'estoient remplies que de cadaures, & qu'il ne leur restoit à eux-mesmes de vie, sinon autant qu'ils en auoient eu besoin pour venir dire à leurs amis, qu'ils eussent pitié d'vn pays qui tiroit à sa fin. Apres cela il fit paroistre les raretez plus precieuses de ce pays, que nos Hurons auoient porté pour en faire present, & dirent que c'estoit là, la voix de leur patrie mourante.

La response des Capitaines Andastoeronnons, fut premierement de deplorer

la calamité d'vn pays qui auoit souffert tant de pertes : puis adiousterent que les larmes n'estoient pas le remede à ces maux, ny d'enuisager le passé, mais qu'il falloit arrester au plustost le cours de ces mal-heurs.

Apres quantité de conseils, ils deputerent des Ambassadeurs vers les Ennemis de nos Hurons, pour les prier de mettre les armes bas, & songer à vne bonne paix, qui n'empeschast point le commerce de tous ces pays les vns auec les autres.

Ces deputez Andastoeronnons vers les Hiroquois n'estoient pas encore de retour à Andastoé le quinziéme d'Aoust; & toutefois Charles Ondaaiondiont estoit pressé de repartir, pour apporter icy dans le pays auant l'hyuer, la resolution des Andastoeronnons sur cette affaire. C'est pourquoy ayant laissé vn de ses compagnons à Andastoé pour estre tesmoin de tout ce qui s'y passeroit, il s'en reuint auec le reste de sa suite, & ne furent icy de retour que le cinquiéme d'Octobre.

Les Sonnontoueronnons qui dés le Printemps auoient eu aduis de cét ambassade de nos Hurons, les attendoient au passage dans leur retour : mais Charles

s'en estant bien douté, euita leurs embusches ayant pris par des chemins perdus, vn grand destour par le milieu des bois, trauersant des montagnes quasi inaccessibles, qui l'obligerent à faire à son retour en quarante iours, auec des fatigues inconceuables, le chemin qu'en allant il auoit fait en dix iournées, depuis la Nation Neutre iusqu'à Andastoé.

Nous n'entendons point encore de nouuelles de celuy des Hurons qui resta à Andastoé, lors que Charles en repartit: mais nous sommes asseurez que les Ambassadeurs Andastoeronnons arriuerent aux ennemis; car Iean Baptiste Atironta, qui estoit à Onnontaé sur la fin de l'Esté, pour le traité de paix dont nous auons parlé au Chapitre precedent, en eut des nouuelles certaines, & vid mesme les presens venus d'Andastoé pour cét effet. Car tous ces peuples n'ont point de voix, sinon accompagnée de presens, qui seruent comme de contract & de tesmoignages publics, qui demeurent à la posterité, & font foy de ce qui s'est passé en vne affaire.

Le dessein de l'Andastoeronnon est, dit-on, de moyenner la paix entre nos

Hurons, & l'Onneiochronnon, l'Onnontaeronnon, & l'Onionenronnon, & mesme s'il se peut auec le Sonnontoueronnon, & de renouueller la guerre qu'il auoit il y a fort peu d'années auec l'Annieronnon, s'il refuse d'entrer dans ce mesme traité de paix.

Charles Ondaaiondiont estant à Andastoé alla voir les Europeans leurs alliez, qui sont à trois iournées delà. Ils le receurent auec bien des caresses. Charles ne manqua pas de leur dire qu'il estoit Chrestien, & les pria de le mener en leur Eglise pour y faire ses deuotions; car il croyoit que ce fut comme à nos habitations Françoises. Ils luy respondirent qu'ils n'auoient aucun lieu destiné pour leurs prieres. Ce bon Chrestien ayant apperceu quelques legeretez peu honnestes de quelques ieunes gens, à l'endroit de deux ou trois femmes Sauuages venuës d'Andastoé, il prit occasion de leur parler auec zele du peu de soin qu'ils auoient de leur salut, & de leur reprocher qu'ils ne songeoient qu'au trafic des pelletries, & non pas à instruire les Sauuages auec lesquels ils ont leur alliance.

Le Capitaine de cette habitation luy en

fit ses excuses, se plaignant qu'il n'estoit pas obey de ces gens pour ce qui concerne la pureté des mœurs; & luy fit mille questions touchant l'estat de cette Eglise, & de la façon que nous viuons icy parmy les Sauuages, des moyens que nous tenons pour les conuertir à la Foy; estant estonné de voir vn Sauuage qui non seulement ne rougissoit pas de prescher hautement ce qu'il sçauoit de nos mysteres, mais qui les possedoit en maistre, & en parloit auec des sentimens dignes d'vn cœur vrayment Chrestien. Et le bon est que sa vie a partout esté sans reproche, & qu'en mille occasions de peché il a fait paroistre sa Foy par ses œuures; ainsi que nous auons apris des autres Chrestiens qui ont fait le voyage auec luy, & mesme des infideles.

En ce mesme temps arriua là vn nauire qui auoit passé par la Nouuelle Hollande, qui sont les alliez des Hiroquois Annieronnons, éloignez sept iournées d'Andastoé. Charles aprit par leur moyen la mort du Pere Iogues, tué par les Hiroquois l'Automne precedent. De plus, il fut chargé de deux lettres pour nous apporter, & d'vn papier imprimé qu'ils des-

chirerent d'vn Liure. Il a perdu par les chemins vne desdites lettres, nous n'auons pû entendre l'autre, sinon qu'elle est datée en Latin, *ex Noua Suecia*, de la Nouuelle Suede. L'imprimé nous semble estre quelques prieres Hollandoises.

Nous iugeons que cette habitation d'Europeans, alliez des Andastoeronnons, sont la pluspart Hollandois & Anglois; ou plustost vn ramas de diuerses nations, qui pour quelques raisons particulieres s'estans mis sous la protection du Roy de Suede, ont appellé ce pays là, la Nouuelle Suede. Nous auions iugé autrefois que ce fust vne partie de la Virginie, leur Interprete dist à Charles qu'il estoit François de nation.

De l'auancement du Christianisme dans les Missions Hurones.

CHAPITRE IX.

IL y a quelque temps que demandant à vn de nos Chrestiens, d'où prouenoit à son aduis le retardement des progrez de la Foy icy dans les Hurons, qui quoy

qu'ils surpassent nos esperances, n'égalent pas toutefois nos desirs. Voicy la response qu'il me fit. Lors que les Infideles nous reprochent que Dieu n'a point pitié de nous, puisque les maladies, la pauureté, les mal-heurs & la mort nous accueille aussi-tost que les Infideles ; & qu'à cela nous respondons, Que nos esperances sont dans le Ciel ; plusieurs n'entendent pas ces termes, & conçoiuent aussi peu ce que nous leur disons, que si nous leur parlions d'vne langue inconnuë. Plusieurs autres, adiousta-t'il, ont de bonnes pensées, de bons desirs, & mesme de bons commencemens : mais lors que les Infideles médisent d'eux, ils n'osent poursuiure leur chemin, ils retournent dans le peché, & n'en sortent pas quand ils veulent. Enfin l'impudicité renuerse l'esprit de plusieurs ; car apres ce peché, ie ne sçay, disoit-il, comment se fait qu'on ne void plus dans la Foy, ce qu'on y voyoit auparauant.

Cette response me sembla n'auoir rien de Sauuage. Quoy qu'il en soit, ie ne croy pas qu'on doiue s'estonner que tout ce pays ne soit pas encore Chrestien : mais plustost ie croy que nous auons sujet de

benir les misericordes de Dieu sur ces peuples, de nous auoir donné vne Eglise, que ie puis asseurer estre remplie de son Esprit, & auoir vne Foy aussi forte, & vne innocence aussi sainte en la pluspart de ceux qui en font profession, que s'ils estoient nez au milieu d'vn peuple tout fidele.

La Mission de la Conception est la plus feconde de toutes, & pour le nombre des Chrestiens, & pour leur zele : leur Foy y paroist auec auantage, leur sainteté est respectée mesme des Infideles, trois des principaux Capitaines, & plusieurs gens considerables y viuent dans vn exemple qui presche plus que nos paroles : en vn mot la Foy de cette Eglise iette dans tout le reste du pays, vne bonne odeur du Christianisme.

La Mission de Saint Michel se soustient puissamment, & va croissant de iour en iour, nonobstant les oppositions des Infideles, qui iamais ne manqueront à vne Eglise naissante.

La Mission de Saint Ioseph est encore plus peuplée, comme aussi elle est plus ancienne.

La Mission de Saint Ignace, plus nou-

uelle que les precedentes, eſt dans vne ferueur & dans vne innocence qui eſtonne les Infideles, & que iamais nous n'euſſions penſé voir en ſi peu de temps dans les commencemens d'vne Egliſe.

Dans ces quatre Miſſions la Foy s'eſt augmentée au deſſus de nos eſperances, en ſorte que par tout nos Chappelles ſe trouuent trop petites pour le nombre des Chreſtiens, meſme hors les iours de Feſte: & en quelques endroits vn Miſſionaire eſt contraint de dire deux Meſſes le Dimanche, afin que tout le monde y puiſſe aſſiſter: encore l'Egliſe ayant eſté pleine à chaque Meſſe *vſque ad cornu altaris*, il y en a grand nombre qui ſe voyent obligez de demeurer dehors, quoy qu'expoſez durant l'hyuer aux rigueurs des neiges & du froid.

La Miſſion de Sainte Marie a douze ou treize bourgades, qu'vn ſeul Pere va continuellement viſiter auec des fatigues bien grandes. Et nous nous ſommes veus heureuſement obligez depuis huit mois, d'eriger vne autre Miſſion ſemblable, mais encore plus penible, à quelques bourgades plus éloignées de nous, nous la nommons la Miſſion de Sainte Magdelaine.

Ceux que nous appellons la Nation du Petun, nous ayans pressé qu'on les allast instruire ; nous y auons enuoyé deux de nos Peres, qui y font deux Missions, dans deux Nations differentes, qui composent tout ce pays là : l'vne appellée la Nation des Loups, que nous auons nommé la Mission de Saint Iean ; nous nommons l'autre la Mission de Saint Mathias, qui est auec ceux qui s'appellent la Nation des Cerfs.

Il y a sans doute beaucoup à souffrir dans toutes ces Missions, pour la faim, pour l'insipidité des viures, pour le froid, pour la fumée, pour la fatigue des chemins, pour le peril continuel dans lequel il faut viure, d'estre assommé des Hiroquois marchant dans la campagne, ou d'estre pris captif, & y endurer mille morts auant qu'en mourir vne seule.

Mais apres tout, tous ces maux ensemble sont plus faciles à supporter qu'il n'est aisé de pratiquer le conseil de l'Apostre, *Omnibus omnia fieri propter Christum*, de se faire tout à tous, pour gagner tout le monde à Iesus-Christ. Il est besoin d'vne Patience à l'espreuue, pour endurer mille mépris ; d'vn Courage inuincible qui en-

reprenne tout; d'vne Humilité qui se contente de ne rien faire ayant tout fait; d'vne Longanimité qui attende auec paix les momens de la Prouidence Diuine; enfin d'vne entiere Conformité à ses tres-saintes volontez, qui soit preste à voir renuerser en vn iour, tous les trauaux de dix & vingt années. C'est sur ces fondemens qu'il faut bastir ces Eglises naissantes, & qu'il faut establir la conuersion de ces pays: & c'est ce que Dieu demande de nostre part.

Pour ce qui concerne les Sauuages, nous allons croissans de iour en iour dans les lumieres, qui nous facilitent leur instruction, & qui leur rendent plus doux le joug de la Foy.

Si i'auois vn conseil à donner à ceux qui commencent la conuersion des Sauuages, ie leur dirois volontiers vn mot d'aduis que l'experience leur fera ie croy reconnoistre estre plus important qu'il ne pourroit sembler d'abord: sçauoir qu'il faut estre fort reserué à condamner mille choses qui sont dans leurs coustumes, & qui heurtent puissamment des esprits éleuez & nourris en vn autre monde. Il est aisé qu'on accuse d'irreligion ce

qui n'eſt que ſottiſe, & qu'on prenne pour operation diabolique ce qui n'a rien au deſſus de l'humain : & en ſuite on ſe croit obligé de defendre comme vne impieté, pluſieurs choſes qui ſont dans l'innocence ; ou qui au plus ſont des couſtumes impertinentes, mais non pas criminelles; qu'on deſtruiroit plus doucement, & ie puis dire auec plus d'efficace, obtenant petit à petit que les Sauuages deſabuſez s'en mocquaſſent eux-meſmes, & les quittaſſent, non pas par conſcience, comme des crimes, mais par iugement & par ſcience, comme vne folie. Il eſt difficile de tout voir en vn iour, & le temps eſt le maiſtre le plus fidele qu'on puiſſe conſulter.

Ie ne crains point de dire que nous auõs eſté vn peu trop ſeueres en ce point, & que Dieu a fortifié le courage de nos Chreſtiens, au deſſus d'vne vertu commune, pour ſe priuer non ſeulement des recreations innocentes, dont nous leur faiſions du ſcrupule ; mais auſſi des plus grandes douceurs de la vie, que nous auions peine de leur permettre ; à cauſe qu'il leur ſembloit qu'il y auoit quelque eſpece d'irreligion, qui nous y faiſoit

craindre du peché. Ou pour mieux dire, il estoit peut-estre à propos dans les commencemens de nous tenir dãs la rigueur, ainsi que firent les Apostres touchant l'vsage des idolothytes & des animaux estouffez dans leur sang.

Quoy qu'il en soit, nous voyons cette seuerité n'estre plus necessaire, & qu'en plusieurs choses nous pouuons estre moins rigoureux que par le passé. Ce qui sans doute ouurira le chemin du Ciel à vn grand nombre de personnes, qui n'ont pas ces graces abondantes pour vne vertu si extraordinaire, quoy qu'ils en ayent d'assez puissantes pour viure en bons Chrestiens. Le Royaume du Ciel a des couronnes d'vn prix bien differend, & l'Eglise ne peut pas estre également sainte en tous ses membres.

Des Missions Algonquines.

CHAPITRE X.

LE grand Lac des Hurons, que nous appellons la Mer douce, de quatre cens lieuës de circuit, dont vne extremité

vient battre noſtre maiſon de Sainte Marie, s'eſtend de l'Orient à l'Occident, & ainſi ſa largeur eſt du Septentrion au Midy, quoy qu'il ſoit d'vne figure fort irreguliere.

Les coſtes Orientale & Septentrionale de ce Lac, ſont habitées de diuerſes Nations Algonquines, Oulaouakamigouk, Sakahiganiriouik, Aouaſanik, Atchougue, Amikouek, Achirigouans, Nikikouek, Michiſagnek, Paouitagoung, auec toutes leſquelles nous auons grande connoiſſance.

Ces derniers ſont ceux que nous appellons la Nation du Sault, éloignez de nous vn peu plus de cent lieuës : par le moyen deſquels il faudroit auoir le paſſage, ſi on vouloit aller plus outre, & communiquer auec quãtité d'autres Nations Algonquines plus éloignées, qui habitent vn autre lac, plus grand que la mer douce, dans laquelle il ſe deſcharge par vne tres-grande riuiere fort rapide, qui auant que meſler ſes eaux dans noſtre mer douce, fait vne cheute ou vn ſault, qui donne le nom à ces peuples, qui y viennent habiter au temps que la peſche y donne. Ce Lac ſuperieur s'eſtend au Nord-oüeſt,

c'eſt

c'eſt à dire entre l'Occident & le Septentrion.

Vne Peninſule ou deſtroit de terre aſſez petit, ſepare ce Lac ſuperieur d'vn autre troiſiéme Lac, que nous appellons le Lac des Puants, qui ſe deſcharge auſſi dans noſtre mer douce, par vne emboucheure qui eſt de l'autre coſté de la Peninſule, enuiron dix lieuës plus vers l'Occident que le Sault. Ce troiſiéme Lac s'eſtend entre l'Oüeſt & le Sur-oüeſt, c'eſt à dire entre le Midy & l'Occident, plus vers l'Occident, & eſt quaſi égal en grandeur à noſtre mer douce: & eſt habité d'autres peuples d'vne langue inconnuë, c'eſt à dire qui n'eſt ny Algonquine, ny Hurone. Ces peuples ſont appellez les Puants, non pas à raiſon d'aucune mauuaiſe odeur qui leur ſoit particuliere, mais à cauſe qu'ils ſe diſent eſtre venus des coſtes d'vne mer fort éloignée, vers le Septentrion, dont l'eau eſtant ſalée, ils ſe nomment les peuples de l'eau puante.

Mais reuenons à noſtre mer douce, du coſté du Midy de cette mer douce, ou Lac des Hurons, habitent les Nations ſuiuantes, Algonquines, Ouachaskeſouek, Nigouaouichirinik, Outaouaſinagouk,

Kichkagoneiak, Ontaanak, qui sont toutes alliées de nos Hurons, & auec lesquelles nous auons assez de commerce; mais non pas auec les suiuantes, qui habitent les costes de ce mesme Lac plus éloignées vers l'Occident : Sçauoir les Ouchaouanag, qui sont partie de la Nation du feu ; les Ondatonatandy & Ouinipegong, qui sont partie de la Nation des Puants.

Si nous auions & du monde & des forces, il y a de l'employ pour conuertir ces peuples plus que nous ne pourrons auoir de vie : mais les ouuriers nous manquans, nous n'auons pû en entreprendre qu'vne partie; c'est à dire quatre ou cinq Nations de ce Lac: en chacune desquelles nous auons desia quelques Chrestiens, qui seront Dieu aydant la semence d'vne plus grande conuersion. Mais les fatigues ne sont pas conceuables, ny les difficultez qu'il y a à conseruer le peu de fruit qu'on y peut recueillir, estant souuent les six sept & huit mois, & quelquefois vn an entier, sans pouuoir rencontrer ses brebis vrayment dissipées; car toutes ces Nations sont errantes, & n'ont point de demeure arrestée, sinon en de certaines sa

sons de l'année, où la pesche qui s'y trouue abondante, les oblige de seiourner.

Aussi n'ont-ils point d'autre Eglise, que les bois & forets; ny d'autre Autel que les rochers, où ce Lac vient briser ces flots: où toutefois les Peres qui vont pour les instruire, ne manquent pas de lieu commode pour y dire la sainte Messe, & conferer les Sacremens à ces pauures Sauuages, auec autant de sainteté que si c'estoit dans le Temple le plus superbe de l'Europe. Le Ciel vaut bien les voutes d'vne Eglise, & ce n'est pas depuis vn iour que la terre est le marchepied de celuy qui est son createur.

Les Nipissiriniens, qui habitent les costes d'vn autre petit Lac, qui a de circuit enuiron quatre-vingts lieuës, sur le chemin que nous faisons pour descendre à Quebec, à septante ou quatre-vingts lieuës des Hurons; ont receu vne instruction plus pleine & plus continuë que les autres: comme aussi ce sont eux par où nous commençasmes il y a desia quelques années, cette Mission des Nations Algonquines, que nous nommons la Mission du Saint Esprit.

Cét Hyuer dernier quantité de ces Na-

tions Algonquines sont venuës hyuerner icy dans les Hurons. Deux de nos Peres qui ont soin des Missions de la langue Algonquine, ont continué leur instruction, iusqu'au Printemps, qui les a dissipé, & nos Peres en mesme temps sont partis pour les suiure, faisans deux Missions differentes ; l'vne pour les Nations Algonquines qui habitent la coste Orientale de nostre mer douce, & pour les Nipissiriniens; l'autre pour les Nations de la mesme langue Algonquine, qui demeurent le long de la coste Septentrionale du mesme Lac. La premiere de ces deux Missions est celle que nous nommons du Saint Esprit ; la seconde, que nous commençons cette année a pris le nom de la Mission de Saint Pierre.

C'est vrayment s'abandonner entre les mains de la Prouidence de Dieu que de viure parmy ces Barbares, car quoy que quelques-vns ayēt de l'amour pour vous, vn seul est capable de vous massacrer quand il luy plaira, sans craindre aucune punition de qui que ce soit en ce monde.

L'Esté passé, vn Algonquin, Sorcier de son mestier, au moins de ceux qui font profession d'inuoquer le Manitou, c'est

à dire le Diable, se voyant conuaincu par le Pere, se ietta en fureur sur luy, le terrassa, le traisna par les pieds dans le foyer & dans les cendres, & si quelques Sauuages ne fussent accourus au secours, il alloit acheuer son meurtre. Voila ce qu'on peut craindre mesme de ses amis.

Les alarmes des ennemis donnent aussi sujet de crainte, obligeant quelquefois tout le monde à se disperser dans les bois. Vne pauure femme y entra si auant l'Esté dernier, auec trois de ses enfans, qu'ils s'y esgarerent : ils furent quinze iours sans manger que des fueilles d'arbres, & estoient à l'extremité, lors que par hazard on les trouua qui attendoient la mort au pied d'vn arbre. Dieu les y auoit conserué.

Vne pauure vieille Chrestienne de septante ans, ayant esté prise des Hiroquois, s'eschappa de leurs mains, lors qu'elle estoit desia condamnée à estre bruslée : mais fuyant vne mort, elle pensa mourir de faim, auant que d'arriuer en vn lieu d'asseurance. Ayant trouué le Pere, Ma fille est morte, luy dit-elle, laquelle tu auois baptizée il y a vn an : à peine puis-ie me soustenir ; prends cou-

rage, fais moy prier Dieu, car c'eſt luy qui m'a deliurée. Cette bonne femme n'eſt que ferueur.

Ces bonnes gens ſont ſouuent ſans Paſteur, comme ils ont vne vie errante: mais Dieu qui eſt le grand Paſteur des ames, ne manque pas à leur neceſſité, & leur donne vn ſecours d'autant plus ſenſible, qu'ils paroiſſent eſtre plus dedans l'abandon.

Vne femme demandant il y a quelque temps à eſtre Chreſtienne, diſoit qu'hyuernant il y a vn an, à cent cinquante lieuës d'icy, vne ieune Chreſtienne eſtant grieuement malade, & proche de la mort, luy auoit demandé & à pluſieurs autres femmes infideles, qui eſtoient là preſentes, qu'elles priaſſent Dieu pour elle. Nous le fiſme, adiouſta cette femme, & nous fuſmes eſtonnées qu'incontinent elle guerit; & ie connu deſlors que vrayment Dieu eſtoit le maiſtre de nos vies.

Vn Chreſtien d'vne autre Nation Algonquine, racontoit de ſoy-meſme, qu'eſtant à l'extremité d'vne maladie il auoit refuſé conſtamment les remedes ſuperſtitieux, dont les Infideles l'auoient

pressé de se seruir, estant d'ailleurs abandonné de tout secours. Mais qu'au soir priant Dieu dans le fort de son mal, Nostre Seigneur luy auoit dit dans le cœur, Tu n'en mourras pas ; & qu'en effet le lendemain il s'estoit trouué entierement guery. Ce bon homme a vne deuotion particuliere à son bon Ange.

Vn bon Chrestien Nipissirinien, nommé Estienne Mangouch, disoit il y a quelque temps à vn de nos Peres, qu'ayans coustume parmy eux lors qu'vn enfant est mort, de ietter son berceau, on auoit gardé celuy d'vne petite fille qui luy mourut il y a cinq ans, apres auoir receu le saint Baptesme : & que les Sauuages s'en seruoient tour à tour pour leurs enfans, ayans experimenté que ceux qu'on y mettoit ne mouroient point, & se portoient bien. Nous ne sçauons s'il y a du miracle ; mais ce dont nous sommes asseurez est que ce bon Chrestien est d'vne vie irreprochable, & d'vne Foy inébranlable & à l'espreuue, aussi bien que sa femme, qui sont les deux premiers Chrestiens de cette Eglise Algonquine.

Bons ſentimens de quelques Chreſtiens.

Chapitre XI.

VN bon Chreſtien qui fraiſchement venoit de perdre quaſi tous ſes parens & tout ſon bien, ayant trouué celuy de nos Peres qui autrefois l'auoit inſtruit & baptizé: C'eſt maintenant, luy dit-il, que ie conçois le prix du don que tu m'as procuré me donnant le Bapteſme: la Foy eſt l'vnique bien qui me reſte, & l'eſperance du Paradis qui me conſole. Si tu m'auois donné dix beaux coliers de Porcelaine, & vingt robes de caſtor toutes neufues, elles ſeroient vſées, & tout ſeroit pery auec le reſte de mon bien. Mais la Foy que tu m'as donnée en m'inſtruiſant, va s'embeliſſant tous les iours, & les biens qu'elle me promet ne periront iamais, meſme à la mort.

Dans ce meſme eſprit de Foy vne femme Chreſtienne eſtant ſollicitée par vn Infidele à ſe tirer de la pauureté où elle eſtoit, par des voyes que ſa conſcience & ſon honneur ne pouuoient luy permet-

tre; respondit qu'elle n'auoit besoin de chose du monde. L'Infidele s'en estonnant, sçachant assez d'ailleurs sa pauureté, fut encore plus estonné de la Foy de cette Chrestienne, lors que s'expliquant dauantage elle adiousta que ses biens estoient dans le Ciel, que Dieu luy gardoit en depost, qu'elle en estoit tres-asseurée, & en auoit l'esperance plus ferme, que n'ont ceux qui ont semé du bled, lors que la saison de l'Esté estant belle, ils en attendent la recolte.

Vne femme infidele faisant vn iour quelques rapports à vne sienne amie Chrestienne, de quelques médisances qu'elle auoit entendu contre elle, luy demanda si ces calomnies ne la touchoient point: Nenny, respondit-elle, parce que ie suis Chrestienne, & que la Foy m'apprend d'estre bien aise en telles occasions, & que Dieu qui void mon innocence m'en recompensera dans le Ciel. L'Infidele insista que ces choses estoient insupportables, & qu'elle ne pourroit pas en endurer la milliesme partie: I'ay esté de mesme humeur que vous, repartit la Chrestienne, mais le Baptesme m'a tout changé le cœur, & m'a donné d'au-

tres pensées; Ie ne songe qu'au Paradis, & ne crains plus rien que l'Enfer & le peché.

Plusieurs Chrestiens ont vne pratique bien aimable, lors qu'ils se trouuent en quelque differend auec leur femme, & qu'ils voyent que les choses vont dans l'aigreur. Prions Dieu, disent-ils, le diable n'est pas loin d'icy. Ils se mettent à prier sur l'heure mesme fort innocemment de part & d'autre, & ils trouuent au bout de la priere la fin de leur procez.

Dans la defaite des Chrestiens du bourg de Saint Ignace, dont i'ay parlé dans le Chapitre quatriéme; ceux qui furent emmenez captifs, se voyans liez, & ayans receu commandement de marcher, firent tous ensemble leurs prieres. Bien auant dans la nuit, la difficulté des chemins à trauers les neiges, & la rigueur du froid ayant obligé les ennemis qui les menoiēt à faire alte, & allumer du feu; le plus ieune de ces bons Chrestiens, mais le plus considerable, à cause qu'il estoit Capitaine, nommé Nicolas Annenharisonk, s'addressant à vne femme qu'on emmenoit aussi captiue; Te souuiens tu ma sœur que nous sommes Chrestiens? luy dist-il,

tout haut. Te souuiens tu de Dieu ? de fois à autre, luy dist-elle. C'est à ce coup qu'il faut estre Chrestien, adiousta-t'il : gardons bien de nous oublier de nos esperances pour le Ciel, en vn temps où il n'y a plus rien à esperer en ce monde. Dieu sera auec nous dans le plus fort de nos mal-heurs : pour moy, dist-il, ie ne veux plus auoir d'autre pensée qu'en luy, & ne cesseray de le prier, mesme apres qu'on m'aura creué les yeux, & en mourant au milieu des feux & des flammes. C'a commençons mes freres, & disons nos prieres. Il commença, & tous le suiuirent auec autant de paix & plus de ferueur, qu'ils n'auoient iamais fait. Les ennemis regardoient cette nouueauté auec estonnement; mais ie ne doute point que les Anges ne la vissent auec des yeux d'amour.

Cette femme Chrestienne à qui ce ieune Capitaine captif auoit addressé sa parole, fut deliurée le lendemain matin de sa captiuité. D'autant que celuy qui l'auoit prise estoit Onnontaeronnon, qui estant icy en ostage à cause de la paix qui se traite auec les Onnontaeronnons, & s'estant trouué auec nos Hurons à cette

chasse, y fut pris tout des premiers par les Sonnontoueronnons, qui l'ayans reconnu ne luy firent aucun mal, & mesme l'obligerent de les suiure, & prendre part à leur victoire : & ainsi en ce rencontre cét Onnontaeronnon auoit fait sa prise. Tellement neantmoins qu'il desira s'en retourner le lendemain; disant aux Sonnontoueronnons qu'ils le tuassent s'ils vouloient; mais qu'il ne pouuoit se resoudre à les suiure, & qu'il auroit honte de reparoistre en son pays, les affaires qui l'auoient amené aux Hurons pour la paix, ne permettant pas qu'il fit autre chose que de mourir auec eux, plustost que de paroistre s'estre comporté en ennemy. Ainsi les Sonnontoueronnons luy permirent de s'en retourner, & de ramener cette bonne Chrestienne, qui estoit sa captiue, laquelle nous a consolé par le recit des entretiens de ces pauures gens dans leur affliction.

Le Pere de ce ieune Capitaine captif, dont ie viens de parler, nous a estonné dans sa constance, au milieu des malheurs qui l'ont accueilly : car ayant perdu en ce rencontre ce fils, qui estoit son vnique; & cinq de ses neueux, & vne niece,

c'eſt à dire tout le ſupport de ſa vieilleſſe, il n'en a iamais laſché aucun mot, ny de plainte ny d'amertume; mais pluſtoſt en a beny Dieu; & ſe trouuant quelquefois ſaiſi des larmes, qui le ſurprennent, il en demande incontinent pardon à Dieu, & ſe conſole dans la grace qu'il a fait à ſon fils de mourir Chreſtien. C'eſt luy dans la cabane duquel eſtoit noſtre Chapelle de Saint Ignace, & chez lequel demeuroit le Miſſionaire de ce bourg. Il ſe nomme Ignace Onakonchiaronk.

Ie ne veux pas icy obmettre vne choſe qui merite que Dieu en ſoit beny. Au point qu'il falut demolir l'Egliſe de Saint Ignace, & que tout le bourg cõmençoit à ſe diſſiper, apres les pertes qui leur eſtoiẽt ſuruenuës coup ſur coup, & les alarmes qui les menaçoient d'vn dernier malheur; Ce bon homme ayant remarqué quelque triſteſſe ſur le viſage du Pere qui a ſoin de cette Miſſion, il s'en alla deuant l'Autel, où apres auoir demeuré en prieres vn temps notable, il s'approcha du Pere, & luy tint ce diſcours, auquel ie ferois conſcience d'adiouſter aucun mot. Aronhiatiri, luy diſt-il, (c'eſt le nom que les Hurons donnent au Pere) i'ay l'eſprit

tout abbatu, non pas de mon affliction, mais de la tienne. Tu t'oublie ce semble de la parole de Dieu que tu nous presche tous les iours. Ie me figure que la tristesse qui paroist sur ton visage, vient de nos afflictions, de ce que cette Eglise qui estoit si florissante va se dissiper : on va abbatre cette Chapelle : plusieurs de nos freres Chrestiens sont ou morts, ou captifs : ceux qui restent vont se disperser de tous costez, en danger de perdre la Foy. N'est-ce pas là ce qui te trouble? Helas! mon frere, adiousta-il, est-ce à nous à vouloir sonder les desseins de Dieu, & pouuons-nous bien les comprendre? Qui sommes-nous? vn rien. Il sçait bien ce qu'il faut, & void plus clair que nous. Sçais-tu ce qu'il fera? Ces Chrestiens qui se vont dissiper porteront leur Foy auec eux, & leur exemple fera d'autres Chrestiens où il n'y en a point encore. Pensons seulement que nous ne sommes rien, que nous ne voyons goute, & que luy seul sçait nostre bien. C'est assez ie t'asseure, pour me consoler en mon aduersité, me voyant miserable de tout point, de penser que Dieu aduise à tout, qu'il nous ayme & sçait bien ce qu'il nous faut. Il pour-

suiuit dans cét air vn demy quart d'heure, & le Pere admirant vne Foy si entiere dans le cœur de ce bon Sauuage, & cét esprit vraymẽt Chrestien, en benit Dieu; & n'ayant point d'autre pensée, sinon que Nostre Seigneur luy auoit mis ces paroles en la bouche pour sa consolation; il ne pût se tenir les larmes aux yeux de l'embrasser, & luy dire qu'en effet il le consoloit solidement, que ce qu'il disoit estoit veritable, & qu'il parloit en la façon que les Chrestiens se doiuent consoler dans leurs afflictions. Ie n'obmettray pas icy vne circonstance assez considerable, qui est que le Pere ayant voulu interrompre ce bon Sauuage au commencement de son discours; ce bon homme luy dit, Aronhiatiri laisse moy parler iusqu'au bout, & puis tu parleras, car ie croy que Dieu m'a inspiré ce que i'ay maintenant à te dire.

Vne femme Chrestienne voyant vne petite fille qu'elle auoit au berceau bien proche de la mort, l'apporta à l'Eglise pour en faire vne offrande à Dieu. Comme elle se croyoit seule & sans autre tesmoin que Dieu, sa deuotion la porta à parler d'vne voix plus haute. Mon Dieu,

luy disoit-elle, disposez de la vie de cét enfant, & de la mienne, ie vous l'ay offerte dés le moment de sa naissance, ie vous offre les douleurs que i'ay receu pour la mettre au monde, la douleur que i'ay de la voir en cét estat, & tous les regrets que i'auray la voyant morte. Pardonnez moy si ie ne puis reprimer ma douleur & mes larmes; vous voyez bien dedans mon cœur que ie suis contente qu'elle meure, puisque vous le voulez. Cette bonne femme fut vne demie heure entiere à faire son offrande, & se retira ne sçachant pas que le Pere qui a soin de cette Mission, auoit entendu sa priere. L'enfant mourut la mesme nuit.

Le lendemain la pauure mere desolée ne manqua pas de grand matin à venir s'accuser de ces larmes, qui ne luy estoient pas volontaires. Et comme quelqu'vn la vouloit consoler, de ce qu'elle auoit encore deux enfans au monde: Helas! dit-elle, ce n'est pas ce qui me console, mais c'est que ma fille est au Ciel, & ne peut plus offenser Dieu. Quoy que ie ne puisse m'empescher de pleurer, Dieu void bien que mon cœur est en repos pour celle qui est morte, & qu'il n'a que des craintes

pour

pour les deux qui viuent, car ils sont en danger de se damner & moy aussi.

Cette bonne femme depuis cinq ans qu'elle est Chrestienne, a tousiours vescu dans l'innocence & la ferueur, & quoy qu'elle soit vne des plus grandes mesnageres du pays, iamais elle n'a manqué vn seul iour à faire ses deuotiōs, qui sont bien longues, demeurant quelquefois les deux & les trois heures en oraison, aussi immobile, non pas mesme d'vn seul esgarement de veuë, que si elle estoit sans sentiment. Son mary luy disant vn iour qu'elle estoit trop long-temps en ses prieres, & qu'elle en reuenoit toute transie de froid : iamais, luy repliqua-t'elle, tu ne m'as reproché que ma charge fust trop pesante, & mon fardeau trop lourd, lors que ie reuiens des bois, & apporte de quoy nous chauffer : & toutefois i'en reuiens plus transie de froid, que de la priere. Pourquoy ne ferois-ie pas pour le Ciel, ce que ie fais pour cette vie ? Enfin cette bonne femme a tant fait par ses prieres, qu'elle a gagné son mary à la Foy, qui en estoit bien éloigné.

Ie me souuiens à ce propos de ce qu'vne autre femme Chrestienne disoit il y a

quelque temps fort ſimplement à vn de nos Peres. Lors que ie reuenois d'vn tel bourg, diſoit-elle, il m'eſt venu en penſée de dire mon chapelet, faiſant chemin: mais le froid & l'incommodité que ie ſentois d'vn vent perçant que i'auois au viſage, a fait que i'ay obey à ma chair, lors qu'elle m'a ſuggeré que i'attendiſſe à dire mon chapelet apres eſtre arriuée. Eſtant entrée dans la cabane, i'ay veu vn beau feu allumé; & ma chair a dit à mon ame, chauffe toy auparauant, & apres tu iras à l'Egliſe dire ton chapelet plus doucement. Incontinent, adiouſtoit cette bonne Chreſtienne, i'ay connu la ruſe du diable, & qu'il vouloit que ie perdiſſe vne partie de mon merite: & i'ay reſpondu à ma chair; C'eſt trop de t'auoir obey vne fois, il faut que tu obeïſſe à ton tour: allons prier, & nous nous chaufferons par apres. Ayant dit deux ou trois dixaines, ma chair a recommencé de me ſolliciter, & m'a dit que c'eſtoit aſſez, ou qu'au moins ie me haſtaſſe dauantage, le froid eſtant trop exceſſif: mais mon ame luy a reſpondu, Ma chair, il faut que Dieu ſoit ſeruy le premier, quand tu ſeras tantoſt deuant le feu, tu ne te haſteras pas

d'en ſortir, haſtons nous auſſi peu maintenant. Voila la ſpiritualité d'vne pauure femme Sauuage, qui dans vn langage barbare, n'en explique pas moins nettement le jeu de la nature, & les victoires de la grace.

Ce qui maintient dauantage ces bonnes gens dans l'eſprit de la Foy, & ce qui va le plus augmentant en eux les ſentimens de pieté, eſt vne pratique dans laquelle nous taſchons de les mettre, d'offrir ſouuent à Dieu leurs actions, & s'entretenir dans la deuotion par la voye des oraiſons iaculatoires. Cette pratique eſt ſi commune à la pluſpart, que meſme deuant les Infideles, au milieu d'vn chemin, dans la ſuite de leur trauail, dans le plus fort d'vne douleur, ou d'vne crainte, ils prieront Dieu tout haut, & ſe feront reſſouuenir les vns les autres de faire ces offrandes. Il n'y a pas iuſqu'aux enfans qui ne ſuiuent en cela la pieté de leurs parens.

Ie pris plaiſir il y a quelque temps de voir vne petite fille Chreſtiẽne, qui eſtant ſortie hors de la cabane pour joüer auec ſes petites compagnes, pieds nuds & ſur les neiges; y eſtant demeurée trop longtemps, ſe trouua ſi ſaiſie du froid, qu'elle

se mit à pleurer; & retournant les larmes aux yeux dans la cabane, ne iettoit point d'autres mots de plainte, sinon ceux-cy: Mon Dieu ayez pitié de moy, ie vous offre le froid que ie sens à mes pieds, & qui me fait pleurer: ce qu'elle alloit repetant tout le long du chemin.

Cette pauure petite innocente mourut à quelque temps de là, dans des sentimens de pieté qui me firent admirer les bontez de Dieu sur vn aage si tendre. Elle voulut durant tout le temps de sa maladie estre portée tous les iours à la Messe, ne pouuant plus se soustenir: & il falut luy obeïr iusqu'au iour mesme de sa mort. Elle y disoit si deuotement ses prieres que tou les assistans en estoient touchez de deuotion. Dans le plus fort mesme de sa maladie, elle ne manqua iamais à dire son *Benedicite*, à la moindre chose qu'on luy faisoit prendre, quand bien ce n'eust est qu'vne goutte d'eau Sa mere toute affligée la voyant tirer aux abois, se mit pleurer, luy disant, Ma fille, tu nous va donc quitter? à quoy cét enfant respõdit ouÿ ma mere, mais c'est pour aller au Cie y estre bien-heureuse: priez bien Dieu, & vous y viendrez apres moy. Elle fut long

temps à l'agonie, ayant perdu ce sembloit, l'vsage de tous les sens ; lors que sa mere luy voyant remuer les levres, s'en approcha, & entendit que d'vne voix mourante elle disoit en rendant l'ame, *Iesous taitenr*, Iesus ayez pitié de moy. Elle se nommoit Marguerite Atiohenret, aagée de dix ans.

Ie voyois aussi cét Hyuer vn petit enfant de quatre ans, fils d'vne fort bonne Chrestienne, qui ayant esté battu de sa mere, ne disoit autre chose en pleurant, sinon, Mon Dieu, ie vous offre les coups que i'ay receu de ma mere, ayez pitié de moy. La pauure mere se mit à pleurer auec son enfant, & à prier Dieu auec luy.

Vn bon vieillard nommé René Tsondihouanne, remply de merites, dont la vie est constamment dans la sainteté, & qui par tout où il se trouue presche & d'exemple & de parole, & auance puissamment nostre Christianisme ; estant interrogé d'vn de nos Peres combien de fois par iour il songeoit à Dieu en vn voyage dont il estoit fraischement de retour. Vne seule fois, respondit-il fort simplement, mais qui duroit depuis le matin iusqu'au soir. Le Pere luy demanda si cét entretien

auec Dieu eſtoit mentalement. Nenny, dit-il, ie me trouue mieux de luy parler, & en ſuis moins diſtrait. Quelque peu de iours apres le meſme Pere apprit la façon d'entretien que ce bon vieillard auoit auec Dieu, en vn voyage qu'il fit auec luy. Car entrant en chemin, ce bon Sauuage ſe mit à dire les prieres qu'il ſçauoit, puis ayant gagné le deuant, il éleua ſa voix petit à petit. Le Pere fut curieux de preſter l'oreille, le ſuiuant d'aſſez pres, & fut tout eſtonné d'entendre les doux colloques qu'il faiſoit. Tantoſt il remercioit Dieu de l'auoir appellé à la Foy; tantoſt il le beniſſoit d'auoir crée les forets, & la terre, & le ciel, tantoſt il deploroit la miſere des Infideles. Puis tout d'vn coup il remercioit Dieu d'auoir appellé en ces pays les Predicateurs de l'Euangile. Oüy, mon Dieu, diſoit-il, vous les y auez attiré auec des cordes plus fortes que le fer; puiſque ny les meſaiſes, ny les calomnies, ny les ſouffrances, ny mille dangers de la mort ne peuuēt faire qu'ils ſe deſtachent d'auec nous, & retournent en leur pays, où ils viuroient à leurs aiſes. De fois à autre ce bon vieillard parloit plus bas, & le Pere ne pouuoit en re-

cueillir que des mots çà & là : puis tout d'vn coup comme enflammé d'vne nouuelle ardeur, il s'escrioit. O mon Dieu que vous estes grand, puisque la terre est grande, & que vous nourrissez tous les hommes ! O mon Dieu que vous estes bon, puisque vous auez pitié des pecheurs, ayez pitié de moy. Ouurez les yeux aux Infideles qui sont aueugles, & qui voyans ces arbres, ces forets, ce Soleil & cette lumiere, ne voyent pas que c'est vous qui auez tout creé ; & alloit continuant dans cét air deux & trois heures entieres.

Estant venu en vn lieu dangereux, il changea tout d'vn coup de ton, & tout d'vn autre accent il s'addressa à Dieu. C'est vous mon Dieu, luy disoit-il, qui conduisez icy mes pas ; & qui voyez la crainte de mon cœur. Non, non, ie ne veux pas craindre la mort, & ie vous abandonne ma vie, si vous voulez que ie tombe dans les embusches de l'ennemy. Où fuyrois-ie pour éuiter la mort ? & où irois-ie pour estre plus en asseurance, qu'estant conduit de vostre main ? Si ie meurs auiourd'huy, i'espere qu'auiourd'huy ie vous verray là haut au Ciel.

En vn mot ce bon vieillard ne fut que feu durant tout ce chemin, & le Pere qui le suiuoit de compagnie, m'a asseuré que ses paroles estoient comme vn brasier ardant qui l'enflammoient luy-mesme.

Vn autre ancien Chrestien, qui nous sert aussi de Dogique, rendant compte de sa conscience, disoit que souuent il estoit les iournées entieres ne songeant rien qu'à Dieu, & ne pouuant quasi prendre d'autres pensées. Mais quelquefois, adioustoit-il, il m'arriue le mesme qu'à vn voyageur, qui va de nuit par des chemins inconnus, & qui se void incontinent perdu dans l'espoisseur d'vne forest, faisant rencontre à chaque pas d'vn arbre qui luy heurte la teste, ou des ronces qui l'escorchent de tous costez. Alors, disoit-il, ie suis contraint de m'arrester, comme ce voyageur au pied d'vn arbre, attendant que le iour soit venu; & tout ce que ie puis faire, est de dire de fois à autres à Nostre Seigneur que ie suis sans esprit, & que ie suis perdu s'il n'a pitié de moy en mes égaremens. Par fois, adioustoit-il, i'ay enuie de crier bien fort en priant Dieu, pour estouffer les distractions que le diable me va suscitant; de mesme que

ie ferois si i'estois aupres de quelques babillards, & que nonobstant le bruit & l'insolence de leurs discours, ie voulusse me faire entendre. Les demons ont beau faire, disoit-il, ie suis resolu de n'abandonner la priere qu'auec la vie; de mesme qu'estant entre les mains des Hiroquois, i'allois tousiours chantant, quelques tourmens qu'ils me fissent endurer, & i'auois la pensée de ne point quitter mon chant de guerre, que lors que la mort m'auroit osté les forces & la parole.

Ayant veu vn bon Chrestien retourné d'vn fort long voyage de six mois, encore plus feruent qu'il n'estoit party d'auec nous, ie voulu m'enquester plus particulierement de la façon dont il s'estoit conserué dans vne innocence qui m'estonnoit. I'ay tousiours marché sur mes gardes, me respondit-il; le matin ie pensois que peut-estre auant le midy ie serois pris des ennemis, qui sont à craindre durant tout le chemin, & ainsi ie me disposois à la mort: à midy ie pensois que peut-estre ie n'arriuerois pas iusqu'à la nuit, & ainsi ie m'entretenois auec Dieu; le soir ie craignois que la nuit on ne nous surprit

en dormant. Eſtant arriué en vn lieu d'aſſeurance, ie craignois les dangers du retour: Si i'euſſe eu proche de moy vn Confeſſeur, la facilité du pardon euſt fait peut-eſtre que i'euſſe eſté moins ſur mes gardes. On me preſenta à mon arriuée vne femme, ie ne voulus pas y entendre: le lendemain on m'en amena vne mieux faite, qui trouua auſſi ſon refus: ils me prierent de faire moy-meſme le choix de celle qui m'aggreeroit dauantage; Ie leur dy que ce n'eſtoit pas cela qui m'arreſtoit, mais la crainte d'vn Dieu & la Foy d'vn Paradis & d'vn Enfer; & là deſſus ie leur parlay de nos myſteres, qu'ils admirerent, ſe plaignans que les Europeans auac leſquels ils ont commerce, ne les venoient pas inſtruire: & du depuis ils me laiſſerent en repos de ce coſté là.

Tous les Ieudis ce bon Sauuage commençoit à ſe diſpoſer à la Communion ſpirituelle; les Samedis il ſe confeſſoit à Noſtre Seigneur, comme s'il euſt eu vn Preſtre auec ſoy: le Dimanche matin il aſſiſtoit ſpirituellement à la Meſſe, & communioit mentalement, & diſoit que cela l'auoit le plus fortifié; taſchant la ſemaine ſuiuante de garder tous les bons

propos & les promesses qu'il auoit fait à Nostre Seigneur.

Au retour de ce long voyage, ayant apris que les Hurons n'estoient point descendus à Quebec, & qu'en suite nous n'auions receu aucun secours de ce costé là; il partagea ce qu'il auoit rapporté de son voyage, enuiron quatorze mille grains de Porcelaine, qui sont icy de grands thresors, & vint nous en presenter autant qu'il s'en retenoit. Me disant que s'il estoit plus riche, il nous soulageroit plus puissamment dans nos necessitez, puis qu'il ne pouuoit assez reconnoistre les obligations qu'il nous auoit de luy auoir donné la connoissance de la Foy, & de l'auoir rendu Chrestien. Il se nomme Charles Ondaaiondiont.

Depuis sept ans qu'il est Chrestien, il n'a manqué qu'vne seule fois à entendre la Messe, lors qu'il a esté icy dans le pays, encore n'y auoit-il pas de sa faute, & toutesfois il en eut vn bien grand scrupule; disant qu'estant ordinairement tout l'Esté ou dans les guerres, ou en voyage, il ne se soustient que sur les prouisions & des merites & de vertu, qu'il doit tascher de faire tout le long de l'Hyuer qu'il en a la

commodité. Mais briſons ce Chapitre, car les ſentimens de ces bons Chreſtiens n'ont point de fin, & ce ſera ſans doute dans le Ciel, où nous benirons Dieu des graces qu'il leur fait, & où nous verrons qu'il n'a pas moins eſté leur Createur, leur Redempteur, leur Pere, & tout Amour pour eux, que pour les peuples de l'Europe. *Domini eſt terra & plenitudo eius, orbis terrarum & vniuerſi qui habitant in eo.*

Des principales ſuperſtitions qu'ayent les Hurons dans leur infidelité, & premierement leur ſentiment touchant les ſonges.

CHAPITRE XII.

OVTRE les deſirs que nous auons communément, qui nous ſont libres, ou au moins volontaires, qui prouiennent d'vne connoiſſance precedente de quelque bonté qu'on ait conceu eſtre dans la choſe deſirée; les Hurons croyent que nos ames ont d'autres deſirs, com-

me naturels & cachez; lesquels ils disent prouenir du fond de l'ame, non pas par voye de connoissance, mais par vn certain transport aueugle de l'ame à de certains objets : lesquels transports on appelleroit en termes de Philosophie, *Desideria innata*, pour les distinguer des premiers desirs, qu'on appelle *Desideria Elicita*.

Or ils croyent que nostre ame donne à connoistre ces desirs naturels, par les songes, comme par sa parole: en sorte que ces desirs estant effectuez, elle est contente : mais au contraire si on ne luy accorde ce qu'elle desire, elle s'indigne, non seulement ne procurant pas à son corps le bien & le bon-heur qu'elle vouloit luy procurer, mais souuent mesme se reuoltant contre luy, luy causant diuerses maladies, & la mort mesme.

Or de sçauoir d'où vient ce pouuoir à l'ame, tant pour le bien que pour le mal, c'est dont les Hurons ne s'enquestent pas; car n'estans ny Physiciens, ny Philosophes, ils n'examinent pas ces choses dans leur fond, & s'arrestent aux premieres notions qu'ils en ont, sans en rechercher les causes plus cachées, & sans voir s'il

n'y a point quelque contradiction dans leur raisonnement. Ainsi lors que dans le sommeil nous songeons à quelque chose d'éloigné, ils croyent que l'ame sort de son corps, & va se rendre presente aux choses qui luy sont representées durant tout ce temps-là : sans examiner plus auant l'impossibilité qu'il y auroit dans ces égaremens & ces longs voyages de nos ames, destachées de leurs corps durant le temps de leur sommeil : sinon qu'ils disent que l'ame sensitiue n'est pas celle qui sort, mais seulement la raisonnable, qui n'est pas dépendente du corps dans ses operations.

En suite de ces opinions erronées, la pluspart des Hurons sont fort attentifs à remarquer leurs songes, & à fournir à leur ame ce qu'elle leur a representé durant le temps de leur sommeil. Si par exemple ils ont veu vne espée en songe, ils taschent de l'auoir : s'ils ont songé qu'ils faisoient vn festin, ils en font vn à leur resueil, s'ils ont de quoy ; & ainsi des autres choses. Et ils appellent cela Ondinnonk, vn desir secret de l'ame, declaré par le songe.

Toutesfois de mesme que quoy que

nous ne declarions pas tousiours nos pensées & nos inclinations par la parole; ceux-là ne lairroient pas d'en auoir la connoissance, qui verroient par vne veuë surnaturelle le profond de nos cœurs. Ainsi les Hurons croyent qu'il y a de certaines personnes plus esclairées que le commun, qui portent pour ainsi dire, leur veuë iusques dans le fond de l'ame, & voyent ces desirs naturels & cachez qu'elle a, quoy que l'ame n'en ait rien declaré par les songes, ou que celuy qui auroit eu ces songes, s'en fust entierement oublié. Et c'est en cette façon que leurs Medecins, ou plustost leurs Iongleurs qu'ils appellent Saokata, s'acquierent du credit & font valoir leur art, disans qu'vn enfant au berceau, qui n'a ny iugement ny connoissance, aura vn Ondinnonk, c'est à dire vn desir naturel & caché de telle chose: qu'vn malade aura de semblables desirs, de diuerses choses, desquels il n'aura iamais eu aucune connoissance, ny rien qui en approche. Car comme nous dirons cy-apres, les Hurons croyent qu'vn des puissans remedes pour recouurer au plustost la santé, est de fournir à l'ame du malade, ces sortes de desirs naturels.

Mais d'où vient cette veuë si perçante à ces gens plus esclairez que le commun? Ils disent que c'est vn oky, c'est à dire vn puissant genie, qui estant entré dans leur corps, ou leur ayant apparu soit en songe, soit apres leur resueil, leur fait voir ces merueilles. Les vns disent que ce genie leur apparoist sous la forme d'vn Aigle: les autres disent le voir comme vn Corbeau, & mille autres formes semblables, selon que chacun aura diuerses fantaisies. Car ie ne croy pas qu'il y ait en tout cela aucune vraye apparition, ny aucune operation vrayment diabolique en toutes les sottises, dont tout ce pays est remply.

Or les façons sont differentes dont ces Medecins & trompeurs disent voir ces desirs cachez de l'ame du malade. Les vns regardans dans vn bassin plein d'eau, y voyent, disent-ils, comme on feroit dans vn miroir, passer diuerses choses; vn beau colier de Porcelaine, vne robe de peaux d'escurieux noirs, qui sont icy estimées les plus precieuses, vne peau d'asne sauuage richement peinte, selon la façon du pays, & choses semblables, qui disent-ils, sont les desirs de l'ame du malade. D'aucuns

cuns semblent entrer en furie, comme faisoient autrefois les Sybilles, & s'estans animez en chantant d'vne voix estonnante, ils disent voir ces choses, comme deuant leurs yeux. Les autres se tiennent cachez en vne espece de tabernacle, & dedans ces tenebres, font mine de voir tout autour d'eux les images des choses, dont ils disent que l'ame du malade a ces desirs, qui souuent luy seront inconnus à luy-mesme.

Mais pour reuenir aux songes ordinaires, non seulement la pluspart des Hurons taschent de fournir à leur ame, ces desirs pretendus des choses qui leur sont representées en songe, c'est à dire qu'ils taschent de les auoir: mais de plus ils ont coustume de faire festin, lors qu'ils ont eu quelque songe fauorable. Par exemple si quelqu'vn a songé qu'il prenoit en guerre vn ennemy, & luy fendoit la teste auec vne hache d'armes; il fera vn festin dans lequel il publiera aux inuitez son songe, & demandera qu'on luy fasse present d'vne hache d'armes; & quelqu'vn des inuitez ne manquera iamais de luy en offrir vne; car en ces occasions ils prennent à honneur de paroistre liberaux & magnifiques.

Ces feſtins ce font, diſent-ils, afin d'obliger leur ame à tenir ſa parole, croyans qu'elle eſt bien aiſe qu'on teſmoigne cette ſatisfaction du ſonge fauorable qu'on a eu, & qu'en ſuite elle ſe met pluſtoſt en deuoir de l'effectuer: & ſi on y manquoit, ils penſent que cela ſeroit capable d'en empeſcher l'effet, comme ſi l'ame indignée retiroit ſa parole.

Non ſeulement ils font ces feſtins, mais ont couſtume dans leurs chanſons de faire mention de ces ſonges fauorables, comme pour en haſter l'effet, & afin que leurs camarades les en congratulent par auance, & les en eſtiment dauantage: ainſi qu'en France on congratuleroit à vn Capitaine allant à la guerre, ſi on croyoit qu'il allaſt à vne victoire aſſeurée.

Mais apres tout, leurs ſonges ne ſont rien que menſonges, & s'il s'en trouue quelqu'vn de veritable, ce n'eſt que par hazard: en ſorte qu'ayant examiné le tout fort ſoigneuſement, ie ne voy pas qu'il y ait rien de particulier en leurs ſonges; ie veux dire que ie ne croy pas que le diable leur parle, ou ait aucun commerce auec eux par cette voye: quoy que quelques trompeurs, pour ſe donner du credit,

disent des merueilles de leurs songes, & se fassent prophetes apres que les choses sont arriuées, publiant faussement qu'ils en auoient eu la connoissance auant l'euenement. Plusieurs estimez des plus clair-voyans, m'auoient asseuré qu'ils deuoient venir iusqu'à vne vieillesse tres-heureuse; & ie les ay veu mourir dés la mesme année: mais le mal est qu'apres leur mort ils ne pouuoient parler pour accuser leurs songes de fausseté.

Sentiment des Hurons touchant leurs maladies.

CHAPITRE XIII.

LEs Hurons reconnoissent trois sortes de maladies. Les vnes naturelles, lesquelles se guerissent par remedes naturels. Les autres, croyent-ils, causées par l'ame du malade, qui desire quelque chose; lesquelles se guerissent fournissant à l'ame son desir. Enfin les autres sont maladies causées par sortilege, que quelque sorcier aura donné à celuy qui est malade; lesquelles maladies se

gueriſſent faiſant ſortir du corps du malade, le ſort qui eſt la cauſe de ſon mal.

Ce ſort ſera vn nœud de cheueux, vn morceau d'ongle d'hōme ou de quelque animal, vn morceau de cuir ou de bois, vne fueille d'arbre, quelques grains de ſable, & autres choſes ſemblables.

La façon de faire ſortir ces ſorts, eſt quelquefois par vomitoires, quelquefois ſuccçant la partie dolente, & en tirant ce qu'on dit eſtre le ſort. En quoy certains Iongleurs ſont ſi ſubtils en leur meſtier, qu'auec la pointe d'vn couſteau, ils tireront ce ſemble, ou pluſtoſt feront paroiſtre ce qu'il leur plaiſt; vn morceau de fer ou de caillou, qu'ils diront auoir tiré du cœur, ou du fond des os d'vn malade, ſans toutefois auoir fait aucune inciſion.

Or quoy que ie ne croye pas qu'il y ait parmy eux autres maladies que naturelles, toutefois ils ſont ſi portez à ſe perſuader le contraire, qu'ils croyent que la pluſpart de leurs maladies ſont ou de deſirs, ou de ſortilege. En telle façon que s'ils ne gueriſſent au pluſtoſt d'vne maladie, qu'ils ne pourront nier auoir eſté naturelle en ſa cauſe, par exemple d'vn

coup d'espée, d'vne morsure de quelque ours; ils disent incontinent ou que quelque sorcier s'est mis de la partie & que quelque sort en empesche la guerison, ou que l'ame elle mesme a quelque desir qui l'inquiete, & qui tuë le malade, (car c'est ainsi qu'ils parlent.) C'est pourquoy il arriue souuent qu'ils esprouuent l'vn apres l'autre tous les remedes qu'ils sçauent contre toutes ces sortes de maladies.

Or cela vient de ce qu'ils se persuadent que les remedes naturels doiuent auoir leur effet comme infaillible, & deuroient rendre la santé si le mal estoit purement naturel, de mesme que le feu chasse infailliblement le froid: ainsi le mal continuant ils concluent qu'il doit y en auoir quelque autre cause non naturelle; dont ayans esprouué le remede, & n'en ayans point veu l'effet qu'ils desiroient, ils iugent n'auoir pas encore assez bien reconnu la cause principale du mal, & l'attribuent à quelque autre principe. En quoy il n'y a iamais de fin; car ces desirs de l'ame estans imaginaires, peuuent estre infinis; comme aussi les sortileges qui pourroient empescher vne parfaite guerison. Iusques-là mesme qu'apres que leurs Ion-

gleurs se seront vantez d'auoir tiré du corps du malade dix & vingt sorts, s'ils ne voyent le mal cessé, ils en attribuent la cause à quelque autre sort plus caché & inexpugnable à leur art. Et nonobstant cela ces Iongleurs & ces remedes impertinens ne laissent pas d'auoir tout leur credit dans l'esprit de nos Hurons, autant qu'en France pourroient auoir les plus habiles Medecins, & les remedes les plus exquis, quoy que souuent ils ne rendent pas la santé.

Ce qui leur donne ce credit est que comme souuent ils ont recours à ces remedes impertinens, & qu'ils s'en seruent aux moindres maux dont ils se sentent attaquez, d'vn mal de teste, d'estomac, de colique, & d'vne fievre fort legere qui passeroit d'elle-mesme en vn iour, se trouuans ou gueris ou quelque peu soulagez de leur mal, ou mesme de leur imagination, apres tels remedes, ils leur attribuent ce bon effet; ne iugeans pas que *post hoc, non propter hoc sanati sunt*, ce qui est ordinaire aux ignorans, *vt sumant non causam pro causâ.*

Ioint que non seulement les malades, mais quasi tout le monde trouuant son

conte en l'vſage de la pluſpart de tels remedes, chacun eſt puiſſamment porté à croire qu'en effet ils ont leur efficace pour rendre la ſanté, *Nam qui amant ipſi ſibi ſomnia fingunt.*

Voicy l'ordre qu'on y tient. Quelqu'vn eſtant tombé malade, ſes parens font venir le Medecin, i'euſſe mieux dit le Iongleur, qui doit porter iugement de la maladie. S'il dit que la maladie eſt naturelle, on ſe ſeruira de breuuages, de vomitoires, ou de certaines eaux dont ils feront iniection ſur la partie dolente: quelquefois de ſcarifications, ou bien de cataplaſmes. En quoy leur ſcience eſt bien courte, le tout ſe reduiſant à quelques racines puluériſées, & quelques ſimples cueillis en leur ſaiſon.

Mais d'ordinaire ces Medecins vont plus auant, & diront que c'eſt vne maladie de deſir, afin qu'on les employe à deuiner quels ſont ces deſirs de l'ame, qui la troublent. Et quelquefois ſans beaucoup de ceremonie ils indiqueront au malade quatre ou cinq choſes, qu'ils luy diſent que ſon ame deſire; c'eſt à dire qu'il faut qu'il taſche à les trouuer, s'il veut recouurer la ſanté. En quoy ces Ion-

gleurs sont pleins de ruse & de malice; car s'ils croyent que quelqu'vn ne soit pas pour en reschapper, ils diront que son ame a vn desir de quelque chose, qu'ils iugent assez que iamais il ne pourra recouurer; car ainsi cét homme mourant, on attribuë sa mort à ce desir qui n'aura pû estre effectué.

Mais lors qu'ils voyent que le malade est de consideration, ils ne manqueront pas d'ordinaire à joüer de leur reste, & faire vne ordonnance de medecine qui doit mettre tout le public en action. Ils diront que l'ame du malade aura quinze ou seize desirs, dont les vns seront de choses tres-riches & precieuses; les autres de quelques danses les plus recreatiues qui soient dans le pays, de festins, de balets, & de toutes sortes de passe-temps.

L'ordonnance estant faite les Capitaines du bourg tiennent conseil, comme en vne affaire importante pour le public, & deliberent s'ils s'employeront pour le malade: & lors qu'il y a quantité de malades qui sont personnes considerables, on ne peut croire auec combien d'ambition & de brigues, leurs parens & amis s'employent à qui aura la preference, le

public ne pouuant pas rendre ces honneurs à tout le monde.

La conclusion des Capitaines estant prise en faueur de quelqu'vn, ils enuoyent des deputez vers le malade pour sçauoir de sa bouche quels sont ses desirs. Le malade sçait bien faire son personnage en ces rencontres; car quoy que bien souuent ce soient maladies fort legeres, ou plustost à vray dire des maladies d'ambition, de vanité, ou d'auarice; toutefois il respondra d'vne voix mourante qu'il n'en peut plus, que des desirs qui ne luy sont pas volontaires le font mourir, & que ces desirs sont de telle & telle chose.

Le rapport en estant fait aux Capitaines, ils se mettent en peine de fournir au malade l'accomplissement de ses desirs, faisans pour cét effet vne assemblée publique, où ils exhortent tout le monde à y contribuer; & les particuliers prenans à gloire de paroistre magnifiques en ces rencontres: car tout cela se fait à son de trompe, vn chacun à l'enuy l'vn de l'autre taschant de l'emporter sur son compagnon. Si que souuent en moins d'vne heure, on aura fourny au malade plus de vingt choses precieuses qu'il aura desi-

rées ; qui luy demeureront ayant recouuré la ſanté, ou s'il mouroit, à ſes parens. En ſorte qu'vn homme deuient riche en vn iour, & accommodé de tout ce dont il a beſoin : car outre les choſes qui eſtoient de l'ordonnance du Medecin, le malade ne manque iamais d'en adiouſter quantité d'autres ; qui, dit-il, luy ont eſté repreſentées en ſonge, & dont par conſequent dépend la conſeruation de ſa vie.

Apres cela on proclame les danſes, qui doiuent ſe faire dans la cabane & à la veuë du malade, trois & quatre iours de ſuite, deſquelles on dit auſſi que dépend ſa ſanté. Ces danſes approchent pour la pluſpart des branles de la France : les autres ſont en forme de balets, auec des poſtures & des proportions qui n'ont rien de ſauuage, & qui ſont dans les regles de l'art : le tout à la cadence & à la meſure du chant de quelques-vns, qui ſont les maiſtres du meſtier.

C'eſt le deuoir des Capitaines de tenir la main à ce que le tout ſe faſſe auec ordre, & dans la magnificence. Ils vont dans les cabanes y exhorter les hommes & les femmes, mais nommément l'eſlite

de la ieunesse: vn chacun taschant d'y paroistre vestu à l'auantage, & de s'y faire valoir, de voir & d'y estre veu.

En suite les parens du malade font des festins tres-magnifiques, où vn grand monde est inuité; dont les meilleurs morceaux sont le partage des plus considerables, & de ceux qui ont le plus paru durant ces iours de magnificence publique.

Iamais le malade ne manque apres cela de dire qu'il est guery, quoy que quelquefois il meure vn iour apres cette celebrité. Mais comme d'ordinaire ces maladies ne sont rien que feintises, ou de petits maux passagers, on se trouue en effet guery, & c'est ce qui donne ce grand credit à ces remedes.

C'est l'occupation de nos Sauuages tout le long de l'Hyuer, & la pluspart de leurs chasses, de leurs pesches, de leur trafic & de leurs richesses s'employent en ces recreations publiques: & ainsi en dansant on guerit les malades.

Or dans ces choses, quoy qu'il y ait non seulement de l'erreur, mais aussi du desordre, & mesme souuent du peché, lequel sans doute ne peut estre permis aux

Chreſtiens ; toutefois le mal eſt bien moindre que nous ne le iugions d'abord, & bien moins eſtendu qu'il ne nous paroiſſoit.

D'vn eſpece de ſort dont les Hurons ſe ſeruent pour attirer le bon-heur.

CHAPITRE XIV.

LA pluſpart des choſes qui ſemblent auoir ie ne ſçay quoy de monſtrueux à nos Hurons, ou qui leur ſont extraordinaires, paſſent facilement dans leurs eſprits pour des Oky, c'eſt à dire comme des choſes qui ont vne vertu cõme ſurnaturelle, dont en ſuite ils eſtiment à bonheur d'en auoir fait rencontre, & les gardent precieuſement, autant que font quelques impies en Europe, des ſorts ou characteres dont ils ſe ſeruent pour attirer apres eux le bon-heur.

Si par exemple nos Hurons eſtans à la chaſſe ont de la peine à tuer vn ours, ou vn cerf, & qu'en l'ouurant ils trouuent dans ſa teſte ou dans ſes entrailles quelque choſe d'extraordinaire, vne pierre,

vn ſerpent;ils diront que c'eſt là vn Oky, & que c'eſt ce qui donnoit cette vigueur à cét animal,& qui l'empeſchoit de mourir. Et ils prendront comme vn charactere, ce ſerpent ou bien cette pierre, & croiront que cela leur portera bon-heur.

Si dans vn arbre, ou meſme en foüiſſant la terre, ils font rencontre de quelque pierre d'vne figure extraordinaire, qui par exemple ait la façon d'vn plat, d'vne cuilliere, ou d'vn petit pot de terre, ils prendront ce rencontre à bon-heur, diſans que de certains Demons qui font leur demeure dans les bois, y oublient quelquefois ces choſes, & que c'eſt vn bon-heur à quiconque en a fait le rencontre. Et appellent ces choſes Aaskouandy.

Ils diſent que ces Aaskouandy, ou ces ſorts, changent quelquefois de forme & de figure, & qu'vn homme ayant ſerré ou cette pierre, ou ce ſerpent trouué dans les entrailles d'vn cerf, ſera eſtõné le lendemain de trouuer en ſa place vne feve ou vn grain de bled; d'autresfois le bec d'vn corbeau, ou les ongles d'vn aigle. Comme ſi cét Aaskouandy ou Demon familier, ſe transformoit, & prenoit plaiſir de

tromper ainſi les hommes par ces metamorphoſes. Mais ce ſont fables qui ſe croyent, à cauſe qu'elles ſe diſent ſouuent, chacun diſant l'auoir oüy dire de quelque autre, & pas vn ne diſant l'auoir veu ; ſinon quelques trompeurs pour ſe donner credit, & faire qu'on eſtime leur Aaskouandy, & qu'on leur achepte bien cher.

Ils croyent que ces Aaskouandy portent bon-heur à la chaſſe, à la peſche, dans le trafic, dans le jeu, & diſent que quelques-vns ont vne vertu generale pour toutes ces choſes ; mais que les autres ont vne vertu limitée pour vne choſe, & non pas pour vne autre ; & que pour ſçauoir leur vertu, c'eſt à dire en quoy ils portent le bon-heur, il faut en eſtre inſtruit en ſonge.

Or c'eſt vne pratique aſſez commune, que ceux qui ont ces Aaskouandy, leur font feſtin de fois à autre, comme ſi faiſant feſtin en l'honneur de ce Demon familier, il leur eſtoit plus fauorable. D'autres fois ils l'inuoquerõt dans leurs chanſons, & prieront leurs amis de ſe mettre auſſi de la partie, & les ayder à faire ces prieres.

Il y a vne certaine eſpece de charactere,

qu'ils appellent Onniont, qu'ils croyent auoir vne vertu plus grãde. Ils disent que cét Onniõt est vne espece de serpẽt, quasi de la figure du Poisson armé; & que ce serpent va perçant tout ce qu'il rencontre en chemin, les arbres, les ours, & les rochers mesme; sans que iamais il se destourne, ou que rien les puisse arrester: & à cause de cette efficacité si rare, ils l'appellent Oky par excellence, c'est à dire vn vray Demon, & croyent que ceux qui peuuent le tuer, ou en auoir quelque morceau, attirent apres eux le bon-heur.

Nos Hurons disent ne connoistre point ce Serpent si prodigieux: mais tout ce qu'ils en sçauent n'est que par le rapport des Algonquins, qui leur vendent bien chair, mesme vn petit morceau, qu'on a de la peine à connoistre si c'est ou du bois, ou du cuir, ou quelque morceau de chair ou de poisson.

Au reste si on me demande si en effet ces Aaskouandy portent bon-heur, ie diray que ie n'en sçais rien: mais ce que ie puis asseurer, est que ie n'ay point veu que ceux qui font estat d'auoir ces charactéres, ayent meilleur marché que les autres lors qu'ils vont au trafic; & s'ils rap-

portent dauantage c'eſt qu'ils y ont plus porté, & ſouuent meſme ils en reuiennent plus gueux. Dans les peſches ie ne voy point que leurs retz y ſoient plus chargez de poiſſon. A la chaſſe, les plus robuſtes, ceux qui courent le mieux & qui ſont les moins pareſſeux, ſont ceux qui d'ordinaire en retournent les plus chargez : & ſouuent dans le jeu, ceux qui y perdent dauantage, ſont ceux qui font eſtat d'auoir quelque ſort pour y attirer le bon-heur. Et c'eſt vn prouerbe parmy les Hurons meſme, que l'induſtrie, la force & la vigilance ſont le plus puiſſant Aaskouandy qu'vn homme puiſſe auoir.

Sentiment qu'ont les Hurons des maladies qu'ils croyent venir par ſortilege. De leurs Deuins & Magiciens.

CHAPITRE XV.

LEs Hurons eſtiment qu'il y a vne eſpece de ſerpent monſtrueux, qu'ils nomment Angont, qui porte auec ſoy les maladies, la mort, & quaſi tous les mal-

heurs

heurs du monde. Ils disent que ce monstre habite dans des lieux sousterrains, dans des cauernes, dessous quelque rocher, dans les bois & montagnes, mais d'ordinaire dans les Lacs & Riuieres.

C'est, disent-ils, de la chair & de ce serpent effroyable, dont les Sorciers se seruent pour faire mourir ceux sur lesquels ils veulent ietter leur sort, frottant de cette chair enuenimée quoy que ce soit, vne fueille de bled, vn floccon de cheueux, vn morceau de cuir ou de bois, vn ongle de quelque animal, ou autres choses semblables : en sorte que ces choses ainsi frottées de cét onguant, reçoiuent vne vertu maligne, qui les fait penetrer iusqu'au plus profond des entrailles d'vn homme, dans ses parties les plus vitales, & iusques dans la moëlle des os; y portant auec soy la maladie & la douleur, qui consomme & fait mourir ceux qui en sont atteins, si par quelque vertu contraire on ne trouue moyen de retirer ces choses, ausquelles le sort est attaché; ainsi que nous auons dit cy-dessus.

Or de sçauoir s'il y a vrayement des Sorciers en ce pays, ie veux dire des hommes qui fassent mourir par sortileges, c'est

ce que ie ne puis pas decider : seulement
ie puis dire qu'ayant examiné tout ce qui
s'en dit, ie n'ay point encore veu aucun
fondement assez raisonnable de croire
qu'en effet il y en ait icy qui se meslent de
ce mestier d'Enfer. Car premierement
nous voyons que les maladies qu'ils di-
sent estre par sortilege, sont maladies
tres-naturelles & ordinaires. Seconde-
ment, nous voyons que ceux qui font
estat de tirer ces sorts, hors le corps des
malades, ou ne sont rien que des trom-
peurs, qui feront paroistre vne chose pro-
digieuse qu'ils diront auoir arraché du
profond des parties plus vitales d'vn
homme, quoy que iamais elle n'y ait en-
tré : ou si vrayement ils font sortir par vo-
mitoires vn floccon de cheueux, vn mor-
ceau de fueille ou de bois, ou quelque au-
tre chose semblable, qui accompagnera
les choses dont la nature se sera deschar-
gée, c'est sans raison qu'ils s'imaginent
qu'il y ait vn sort attaché à ce morceau de
bois, ou à ce floccon de cheueux. Enfin
ceux qui ont le renom d'estre Sorciers
parmy eux, & qui mesme sont massacrez
sous ce soupçon, n'ont rien qui les en
rende criminels, sinon ou la phantaisie

d'vn malade, qui dira auoir songé que c'est vn tel qui le fait mourir par vn sort: ou la malice de quelque ennemy, qui en fera courir le bruit: ou l'imagination trop soupçonneuse de quelqu'vn, qui pour l'auoir veu dans les bois, ou dans quelque campagne hors du chemin, dira qu'il y faisoit des sortileges; car c'est là dessus qu'on leur fait leur procez, ou plustost que sans aucune forme de procez on assomme ces pauures gens, cõme Sorciers, sans que pas vn ose prendre leur cause en main, ou venger leur mort. Or sans doute ce sont des fondemens trop legers de iuger qu'en effet ces pauures miserables soient vrayement des Sorciers, que nos Hurons eppellent Oky ontatechiata, c'est à dire qui tuent par sortileges, dont il n'y a aucun qui en fasse profession.

Mais ils appellent Arendiouanne, certains Iongleurs qui font des Deuins & Magiciens. Les vns font profession de procurer tantost la pluye, & tantost le beau temps, selon qu'il est necessaire pour les biens de la terre. D'autres se meslent de faire des Prophetes, predisent les choses futures, si par exemple on aura vn heureux succez à la guerre, voyant les

choſes éloignées, ſi par exemple les ennemis ſont en campagne ; deſcouurant les choſes cachées, qui par exemple ſera l'autheur de quelque vol.

Ces trompeurs diſent auoir ce pouuoir & cette veuë ſi trāſperçante par la faueur du Demon qui leur eſt familier, & ils ſont creus à leur parole, où au moins pourueu que de cent propheties, ils rencontrent vne fois, cela ſuffit à leur donner vn grand credit. I'en ay veu qui aſſeuroient auoir fait des prodiges, auoir changé vne baguete en vn ſerpent, auoir reſuſcité vn animal qui eſtoit mort ; à force de le dire quelques-vns les croyoient, & diſoient meſme l'auoir veu. On s'eſt vanté en noſtre preſence de faire ces coups, penſant que nous deuſſions prendre les paroles pour des effets : mais nous auons deffié ces gens-là, & pour les piquer dauantage au jeu, & les engager à vne confuſion publique, eſtant tres-aſſeuré qu'ils n'en viendroient iamais à bout, nous leur auons promis de grandes recompenſes, s'ils faiſoient ces miracles : Ils ont taſché de s'en retirer ſans confuſion ; mais leur retraite honteuſe a eſté vn adieu ſolemnel que tout leur jeu n'eſtoit que fourbe,

& qu'ils ne paroissoient veritables, qu'à ceux qui reçoiuent les mensonges sans les examiner.

I'aurois diuerses choses à adiouster touchant les superstitions de ce pays, dont sans doute la connoissance est pleine de curiositez assez remarquables; mais le desir de la brieueté m'en fait retrancher la pluspart, qui seroient trop longues à deduire. Ce pourra estre pour quelque autre année.

Quelle connoissance auoient les Hurons infideles de la Diuinité.

Chapitre XVI.

A Vray dire tous les peuples de ces contrées n'ont retenu de leurs ancestres aucune connoissance d'vn Dieu, & auant que nous y eussions mis le pied, ce n'estoient que des fables tout ce qui s'y disoit de la creation de ce monde. Toutesfois, quoy qu'ils fussent barbares, il restoit en leur cœur vn secret sentiment de la Diuinité, & d'vn premier Principe autheur de toutes choses, qu'ils inuo-

quoient sans le connoistre. Dans les forests & dans leurs chasses, sur l'eau & dans le danger d'vn naufrage, ils le nomment Aireskouy Soutanditenr, & l'appellent à leur secours. Dans leurs guerres & au milieu de leurs combats, ils luy donnent le nom de Ondoutaeté, & croyent que c'est luy seul qui va partageant les victoires. Tres-souuent ils s'addressent au Ciel, en luy faisant hõmage, & prennent le Soleil à tesmoin de leur courage, de leur misere, & de leur innocence. Mais sur tout dans les traitez de paix & d'alliance auec les Nations estrangeres, ils inuoquent le Soleil & le Ciel cõme arbitre de leur sincerité, qui void le plus profond des cœurs, & qui est pour vanger la perfidie de ceux qui trahissent leur foy, & ne tiennent pas leur parole. Tant il est vray ce que dit Tertulien des Nations les plus infideles, que la nature au milieu des perils leur fait pousser vne voix Chrestienne, *Exclamant vocem naturaliter Christianam*, ayans recours à vn Dieu qu'ils inuoquent, quasi sans le connoistre. *Ignoto Deo.*

Les Ondataouaouat de la langue Algonquine, ont coustume d'inuoquer quasi tousiours dans leurs festins, celuy qui a

creé le Ciel, en luy demandant la santé & vne longue vie, vn heureux succez dans leurs guerres, dans leurs chasses, dans leurs pesches, & en tout leur trafic, & luy offrent pour cét effet les viandes qui se mangent au festin. Ils iettent aussi à mesme fin du petun dans le feu, l'offrant nommément au Genie qui a creé le Ciel, qu'ils croyent estre different de celuy qui a creé la terre; & ils adioustent qu'il y a vn Genie particulier qui fait l'hyuer, & qui habite vers le Nort; d'où il enuoye les neiges & les froidures. Vn autre qui domine dans les eaux, qui va causant & les tempestes & les naufrages. Ils disent que les vents sont produits par sept autres Genies qui habitent dans l'air, au dessous du Ciel, & soufflent les sept vents qui regnent en ces contrées.

Mais apres tout, lors mesme que ces peuples barbares inuoquent en cette façon le Createur du monde, ils auoüent ne sçauoir qui il est; ils n'ont ny crainte aucune de sa iustice, ny de l'amour pour sa Bonté; & tout ce qu'ils l'inuoquent est sans aucun respect & sans culte de Religion; mais seulement vne coustume sans ame & sans vigueur, qu'ils ont, disent-ils,

receuë de leurs anceſtres, ſans qu'elle laiſſe en leur eſprit aucune impreſſion, qui les diſpoſe à receuoir plus ſaintement les myſteres de noſtre ſainte Foy.

Du meurtre d'vn François maſſacré par les Hurons, & de la iuſtice qui en a eſté faite.

CHAPITRE XVII.

DEpuis que nous auons mis la derniere main à noſtre Relation, Noſtre Seigneur nous a ietté dans des accidens ſi diuers, & nous a ſecourus dans nos angoiſſes par des voyes ſi pleines d'amour que nous auions dequoy dreſſer vne nouuelle Relation. Mais laiſſant à vne autre ſaiſon ce qui ne ſe peut dire en peu de mots, ie ne parleray que d'vn meurtre arriué en la perſonne de l'vn de nos domeſtiques nommé Iacques Doüart. Ce ieune homme aagé de vingt-deux ans, s'eſtãt vn petit eſcarté de la maiſon ſur le ſoir du vingt-huitiéme d'Auril, fut aſſommé d'vn coup de hache tres-malheureux pour les meurtriers. Si Dieu ne leur fait miſericor-

de ; mais tres-fauorable pour celuy qui la receu dans vne vie ſi innocente, & dans des circonſtances ſi remarquables qu'elles donnent plus d'enuie que de crainte & de douleur, le temps & le loiſir ne nous permettent pas d'en parler cette année. La ſuiuante fera voir que cét Agneau paroiſſoit deſtiné pour vn tel ſacrifice. Reprenons nos briſées.

Nous ne peuſmes douter que ce meurtre n'euſt eſté commis par quelques Hurons, nous en auons eu depuis des connoiſſances tres-certaines, on nous a dit de bonne part que ſix Capitaines de trois bourgs differens, en eſtoient les autheurs & qu'ils auoient employé pour commettre le crime deux freres qui le iour meſme eſtoient partis de cinq lieuës loing à deſſein de tuer le premier François qu'ils pourroient ſeulement rencontrer.

Nous ſommes tres-aſſeurez que ces Capitaines qui ne ſont pas des moins conſiderables du païs, ſe ſont touſiours declarez ennemis de la Foy, & dans la ſuite de cette affaire ils ont fait paroiſtre leur rage & leur venin contre nous & contre nos Chreſtiens, & quelque pretexte qu'ils puiſſent alleguer touchant ce meurtre,

nos Capitaines Chreſtiens nous ont informez qu'ils en vouloient à Ieſus-Chriſt dans les perſonnes de ceux qui le reconnoiſſent & qui l'adorent.

Le lendemain de cét attentat, nos Chreſtiens des bourgades prochaines en ayant appris la nouuelle, vindrent fondre de toutes parts en noſtre maiſon de ſainte Marie. Ce meurtre, diſoient-ils, nous apprend qu'il y a vne conſpiration contre vous, nous voicy preſts de mourir pour la deffence de nos Peres, & pour ſouſtenir le party de la Foy contre tous ceux qui le voudront attaquer.

Tout le pays fut en émeute, & les plus conſiderables des nations qui le compoſent furent conuoquez en vne aſſemblée generale ſur cette affaire. Ceux qui ſous main auoient eſté les autheurs de ce meurtre, y parurent ce qu'ils eſtoient ennemis de la Foy: diſans qu'il falloit nous fermer les portes de leurs bourgs, & nous chaſſer de ce pays: & d'aucuns meſme adiouſtoiét qu'il falloit en bannir les Chreſtiens, & empeſcher que le nombre n'allaſt augmentant. Mais le zele de ces bons Chreſtiens ſe fit paroiſtre auec éclat en ce rencontre; Les vns diſoient que volontiers

ils quitteroient, & leurs parens & leur patrie; Les autres disoient que leur vie ne leur estoit plus rien, depuis qu'ils sçauoiẽt le bon-heur de la Foy: Ie crains, disoient les autres, d'estre tué des Hiroquois, si la mort me surprenoit ayant commis quelque peché, ne m'en estant pas confessé; mais ie ne crains point d'estre massacré pour la Foy, & de dõner ma vie pour Dieu qui me la rendra immortelle. Plusieurs parloient d'vn autre ton, & d'vne liberté vrayement Chrestienne, blasmoient ceux qui auoient trempé dans ce meurtre, sans toutesfois nommer aucun de ceux qu'on connoissoit assez en estre les autheurs: Ce sont ces gens-là, disoient-ils, qui veulent la ruine de ce pays, ce sont eux qui sans doute reçoiuent quelque pension secrete de nos ennemis pour nous trahir; la Foy ne leur déplaist, qu'à cause qu'elle blasme les crimes dont ils sont tous couuerts; qu'ils paroissent & on le verra.

Deux & trois iours se passerent dans ces combats de part & d'autre, qui ne seruoiẽt qu'à viuifier la foy de nos Chrestiens, & faire paroistre d'auantage l'amour qu'ils ont pour nous, & pour le seruice de Dieu. Enfin leur party se trouua le plus fort, y

ayant plusieurs Capitaines & gens considerables, qui entraisnerent apres eux, mesme les infideles pour la pluspart : en sorte qu'il fut conclud publiquement qu'on nous satisferoit au nom de tout le pays, pour ce meurtre arriué.

Ce seroit tenter l'impossible, & mesme empirer les affaires, plustost que d'y apporter remede, qui voudroit proceder auec les Sauuages selon la iustice de France, qui condamne à la mort celuy qui est conuaincu du meurtre. Chaque pays a ses coustumes, conformes aux diuers naturels de chaque nation. Or veu le genie des Sauuages, leur iustice est sans doute tres-efficace pour empescher le mal, quoy qu'en France elle parut vne iniustice : Car c'est le public qui satisfait pour les fautes des particuliers, soit que le criminel soit reconnu, soit qu'il demeure caché. En vn mot c'est le crime qui est puny.

I'ay creu que ce seroit vne curiosité assez raisonnable de vouloir sçauoir en cecy leurs coustumes, & les formalitez de leur droit. Voicy donc ce qui se passa.

Les Capitaines ayans pris leur resolution ; nous fismes appeller à leur assemblée generale. Vn ancien porta la parole pour

tous, & s'adressant à moy, comme au chef des François, nous fit vne harangue qui ne ressent point son Sauuage, & qui nous apprend que l'eloquence est vn don de la nature plus que de l'art. Ie n'y adiouste rien.

Mon frere, me dit le Capitaine, voicy toutes les nations assemblées, (il les nomma les vnes apres les autres ;) nous ne sommes plus qu'vne poignée de gens: c'est toy seul qui soustiens ce pays, & le porte en tes mains. Vn foudre du Ciel est tombé au milieu de nostre terre, qui l'a entreouuerte ; si tu cessois de nous soustenir, nous tomberions dans cét abisme. Aye pitié de nous. Nous venons icy pour pleurer nostre perte, autant que la tienne, plustost que pour parler. Ce pays n'est plus qu'vne squelete deseichée, sans chair, sans veines, sans nerfs, & sans arteres ; comme des os qui ne tiennent plus les vns aux autres qu'auec vn filet delicat : Le coup qui a porté sur la teste de ton nepueu que nous pleurons, a couppé ce lien. C'est vn demon d'Enfer qui a mis la hache dans la main de celuy qui a fait ce meurtre. Est-ce toy, Soleil qui nous esclaire, qui l'as conduit à ce mal-heur ? pourquoy n'as-tu pas

obſcurcy ta lumiere, afin que luy-meſme euſt horreur de ſon crime. Eſtois tu ſon complice ? Nenny; car il marchoit dans les tenebres, & n'a pas veu où il potroit ſon corps. Il penſoit, ce miſerable meurtrier, viſer ſur la teſte d'vn ieune François, & il a frappé ſa patrie d'vn meſme coup, & d'vne playe mortelle. La terre s'eſt entre-ouuerte pour receuoir le ſang de l'innocent, & a fait vn abiſme qui nous doit engloutir, puiſque nous ſommes les coupables. Nos ennemis, les Hiroquois ſe reſjoüyront de cette mort, & en feront les ſolemnitez d'vn triomphe, voyans que nos armes nous deſtruiſent nous-meſmes, & font vn coup en leur faueur, apres lequel ils ſçauent bien que ce pays ne peut ſuruiure. Il continua bien long-temps dans cét air, puis s'adreſſant derechef à moy.

Mon frere, adiouſta-il, aye pitié de ce pays; toy ſeul luy peus rendre la vie. C'eſt à toy à raſſembler tous ces os diſſipez. C'eſt à toy à reformer cette ouuerture de l'abiſme qui nous veut engloutir. Aye pitié de ton pays, ie le dis tien; car tu en es le maiſtre, & nous venons icy comme des criminels, pour receuoir noſtre arreſt de condemnation, ſi tu veux agir ſans miſericor-

de auec nous. Aye pitié de ceux qui se condamnent eux mesmes, & viennent te demander pardon. C'est toy qui as affermy ce pays par ta demeure, & si tu te retirois d'auec nous, nous serions comme vne paille arrachée de la terre, qui ne sert que de joüet aux vents. Ce pays est vne Isle; la voila deuenuë flottante, pour au premier orage estre abismée dans la tempeste. Affermissez cette Isle flottante. La posterité t'en loüera, sans que iamais la memoire s'en perde. Aux premiers bruits de cette mort, nous auons tout quitté, & n'auons apporté que des larmes, tous prests de receuoir tes ordres, & d'obeïr à ta demande. Parle donc maintenant, & demande la satisfaction que tu veux, car nos vies & nos biens sont à toy: & lors que nous despoüillerons nos enfans pour t'apporter la satisfaction que tu desireras, nous leur dirons que ce n'est pas à toy qu'il faut s'en prendre; mais à celuy qui nous a rendu criminels, ayant fait vn si mauuais coup; Ce sera contre luy que seront nos indignations, & nous n'aurons à iamais que de l'amour pour toy. Il nous auoit causé la mort, & toy nous rendras la vie, pourueu que tu veüille parler, & nous proposer tes pensées.

Apres auoir respondu à cette harangue, nous leur donnasmes en main vne botte de petits bastons liez ensemble, vn peu plus longs & plus gros que des alumetes ; c'estoit le nombre des presens que nous desirions pour la satisfaction de ce meurtre. Nos Chrestiens nous auoient informé de toutes leurs coustumes, & nous auoient exhorté puissamment de tenir bon, si nous ne voulions tout gaster les affaires de Dieu, & les nostres ; qu'ils enuisageoient comme leur propre affaire, & le plus grand des interests qu'ils eussent en ce monde.

Les Capitaines partagerent incontinent entr'eux, tous ces bastons, à ce que chaque Nation fournissant vne partie des presens necessaires, la satisfaction nous fust faite selon la coustume du pays. Mais il fallut qu'vn chacun retournast en son bourg, pour y assembler tout son monde, & l'exhorter à fournir ce nombre de presens. Pas vn n'y est contraint ; mais ceux qui sont de bonne volonté apportent publiquement ce qu'ils veulent y contribuer, & ce semble à l'enuy l'vn de l'autre, selon qu'ils sont plus ou moins riches, & que le desir de la gloire, & de paroistre

affectionnez

affectionnez au bien public, les incite en semblables occasions.

Le iour assigné pour cette ceremonie estant venu, on y accourt de toutes parts. L'assemblée se tenoit hors de nostre maison.

Le soir quatre Capitaines furent deputez par le conseil general, pour me venir parler, deux Chrestiens, & deux infideles. Ils se presenterent à la porte. On ne parle & ne fait rien icy que par presens: & ce sont les formalitez de droit, sans lesquelles vne affaire ne peut estre en bon train.

Le premier present de ces Capitaines fut afin d'obtenir qu'on leur ouurit la porte. Vn second present, afin qu'on leur permit l'entrée. Autant de portes qu'ils auoient à passer, auant que d'arriuer au lieu où ie les attendois, nous eussions pû exiger autant de presens.

Lors qu'ils y furent entrez, ils commencerent à me parler par vn present qu'ils appellent l'essuyment des larmes. Nous essuyons tes larmes par ce present, me dirent-ils; afin que tu n'aye plus la veuë troublée, la iettant sur ce pays, qui a commis le meurtre. Suiuit le present,

qu'ils appellent vn breuage. C'eſt pour te remettre la voix, dirent-ils, que tu auois perduë, & qu'elle ſorte auec douceur. Vn troiſiéme preſent, pour calmer l'eſprit agité. Vn quatriéme, pour appaiſer les émotions d'vn cœur iuſtement irrité. Ces preſens ſont la pluſpart de porcelaine, de vignots, & autres choſes, qui paſſent icy pour les richeſſes du pays, & qui en France ſeroient de grandes pauuretez.

Suiuirent neuf autres preſens, comme pour eriger vn ſepulchre au defunct, car chaque preſent a ſon nom. Quatre preſens pour les quatre colomnes qui doiuent ſouſtenir ce ſepulchre. Quatre autres autres preſens, pour les quatre pieces trauerſantes, ſur leſquelles doit repoſer le lict du defunct. Vn neufuiéme preſent, pour luy ſeruir de cheuet.

Apres cela, huit Capitaines, des huit nations qui compoſent le pays des Hurons, apportent chacun vn preſent, pour les huit os qui ſont les plus remarquables en la ſtructure du corps humain; des pieds, des cuiſſes, & des bras.

Leur couſtume m'obligea icy de parler, & de faire vn preſent d'enuiron trois

milles grains de porcelaine, leur disant que c'estoit pour redresser leur terre, & qu'elle peust les receuoir plus doucement, lors qu'ils tomberoient renuersez par la violence des reproches que ie deuois leur faire, d'auoir commis vn meurtre si indigne.

Le lendemain matin ils disposerent dans vne place publique; comme vne espece de theatre, où ils suspendirent cinquante presens, qui font le principal de la satisfaction, & qui aussi en emporte le nom. Ce qui precede & ce qui suit, n'estant que l'accessoire.

Pour vn Huron tué par vn Huron, on se contente d'ordinaire de trente presens; Pour vne femme on en demande quarante, à cause, disent-ils, que les femmes n'estans pas tant pour se deffendre, & d'ailleurs estans celles qui peuplent le pays, leur vie doit estre plus precieuse au public, & leur foiblesse doit trouuer vn plus puissant soustien dans la iustice. Pour vn estranger on en demande encore dauantage, à cause, disent-ils, que sans cela les meurtres seroient trop frequens, le commerce en seroit empesché, & les guerres se prendroient trop aisément en-

tre des nations differentes.

Ceux à qui on fait la ſatisfaction examinent ſoigneuſement tous ces preſens, & rebuttent ceux qui ne leur aggreent pas; il faut en remettre d'autres en leur place qui puiſſent contenter.

Ce n'eſt pas tout. Le corps auquel on a erigé vn ſepulchre, ne doit pas y repoſer tout nud; il faut le reueſtir de pied en cap : c'eſt à dire qu'il faut faire autant de preſens, qu'il faut de pieces pour le mettre dans l'eſtat auquel il doit eſtre, ſelon ſa condition. Pour cét effet ils firent trois preſens, qui ne portent que le nom des choſes qu'ils repreſentent, d'vne chemiſe, d'vn pourpoint, d'vn haut de chauſſe, des bas de chauſſes, des ſouliers, d'vn chapeau, d'vne arquebuſe, de la poudre & du plomb.

Il falut en ſuite de cela, retirer de la playe, la hache qui auoit fait le coup: c'eſt à dire qu'ils firent vn preſent qui portoit ce nom. Autant de coups qu'auroit receu le mort, il faudroit autant de preſens, pour refermer toutes ces playes.

Suiuirent trois autres preſens. Le premier, pour refermer la terre qui s'eſtoit entr'ouuerte de l'horreur de ce crime.

Vn second, pour la fouler des pieds, & alors la coustume est que toute la ieunesse, & mesme les plus anciens se mettent à danser, pour tesmoigner leur ioye, de ce que la terre n'est plus ouuerte pour les abismer dans son sein. Le troisiéme present, est pour ietter au dessus vne pierre, afin que cét abisme soit fermé plus inuiolablement, & ne puisse plus se rentr'ouurir.

Apres cela, ils firent sept autres presens. Le premier, pour rendre la voix à tous nos Missionaires; Le second, pour exhorter nos domestiques à ne tourner pas leurs armes contre le meurtrier, mais plustost contre les Hiroquois, ennemis du pays. Le troisiéme, pour appaiser Monsieur le Gouuerneur, lors qu'il aura appris ce meurtre. Le quatriéme, pour rallumer le feu, que nous auons tousiours pour chauffer les passans. Le cinquiéme, pour r'ouurir la porte de l'hospice de nos Chrestiens. Le sixiéme, pour remettre à l'eau le batteau, dans lequel ils passent la riuiere, lors qu'ils viennent nous visiter. Le septiéme, pour remettre l'auiron en main, à vn ieune enfant qui a le soin de ce passage. Nous eussions pû exiger deux autres

presens semblables, pour rebastir nostre maison, pour remettre sur pied nostre Eglise, pour redresser quatre grandes Croix qui sont aux quatre coins de nostre enclos. Mais nous nous contentasmes de cela.

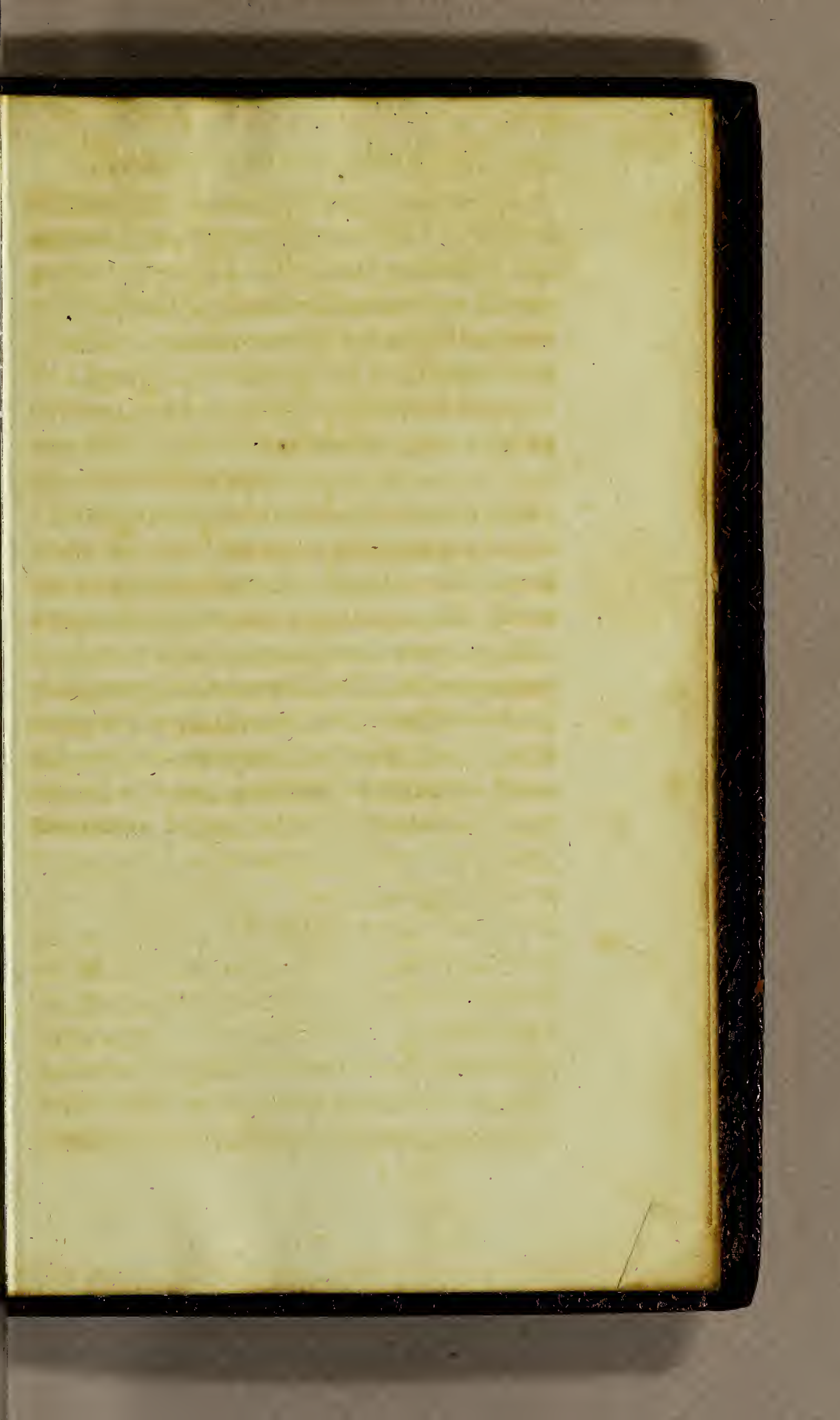
Enfin ils terminerent le tout par trois presens que firent les trois principaux Capitaines du pays, pour nous raffermir l'esprit, & nous prier d'auoir tousiours de l'amour pour ces peuples. Tous ces presens qu'ils nous firent, monterent enuiron à vne centaine.

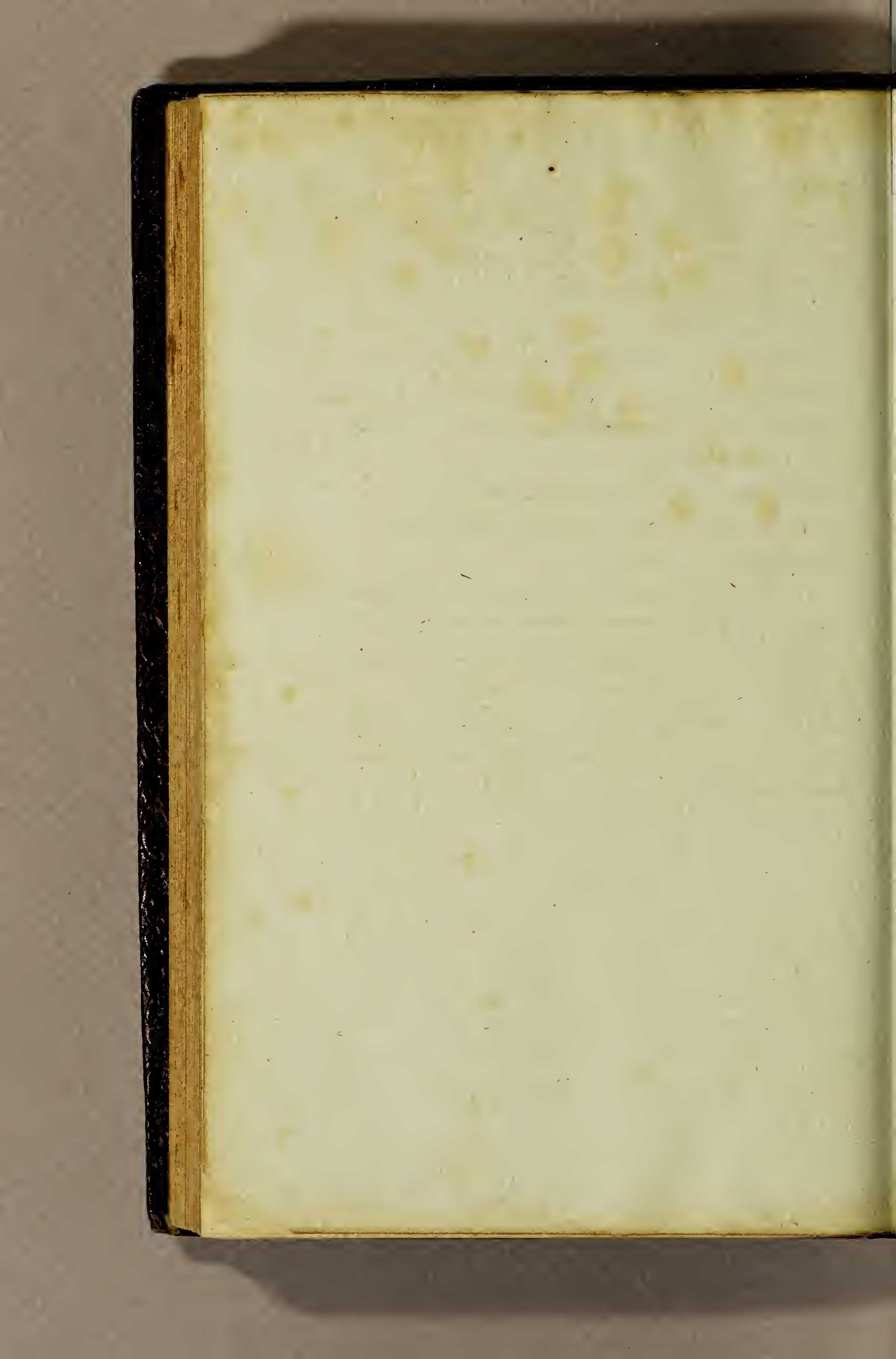
Nous leur en fismes aussi de reciproques; à toutes les huit nations en particulier, pour raffermir nostre alliance auec eux. A tout le pays en commun, pour les exhorter à se tenir vnis ensemble, & auec les François, pour soustenir plus fortement leurs ennemis. Vn autre present considerable, pour nous plaindre des médisances qu'on faisoit courir contre la Foy, & les Chrestiens : comme si tous les mal-heurs qui arriuent dans ce pays, des guerres, des famines, des maladies, estoient vn effet de la Foy que nous venons leur annoncer. Nous leur fismes aussi quelques presens, pour les consoler

de quelques pertes, qu'ils auoient receuës depuis peu, de quelques perſonnes tuées par l'ennemy. Enfin nous terminaſmes par vn preſent qui les aſſeuroit que Monſieur le Gouuerneur, & tous les François de Quebec, de Montreal, & des trois Riuieres, n'auroient que de l'amour pour eux, & oubliroient ce meurtre, puis qu'ils y auoient ſatisfait.

Dieu nous aſſiſta puiſſamment en toute cette affaire, qui nous ſucceda au deſſus de nos eſperances, & dans laquelle nous remarquaſmes vne prouidence de Dieu ſi aymable ſur nous, & ſur noſtre Egliſe, vne protection ſi paternelle, vne conduite ſi puiſſante, que nous voyons bien qu'il eſt vray ce que dit l'Eſcriture, *Dicite iuſto quoniam bene.* Le tout ſe termina l'vnziéme de May.

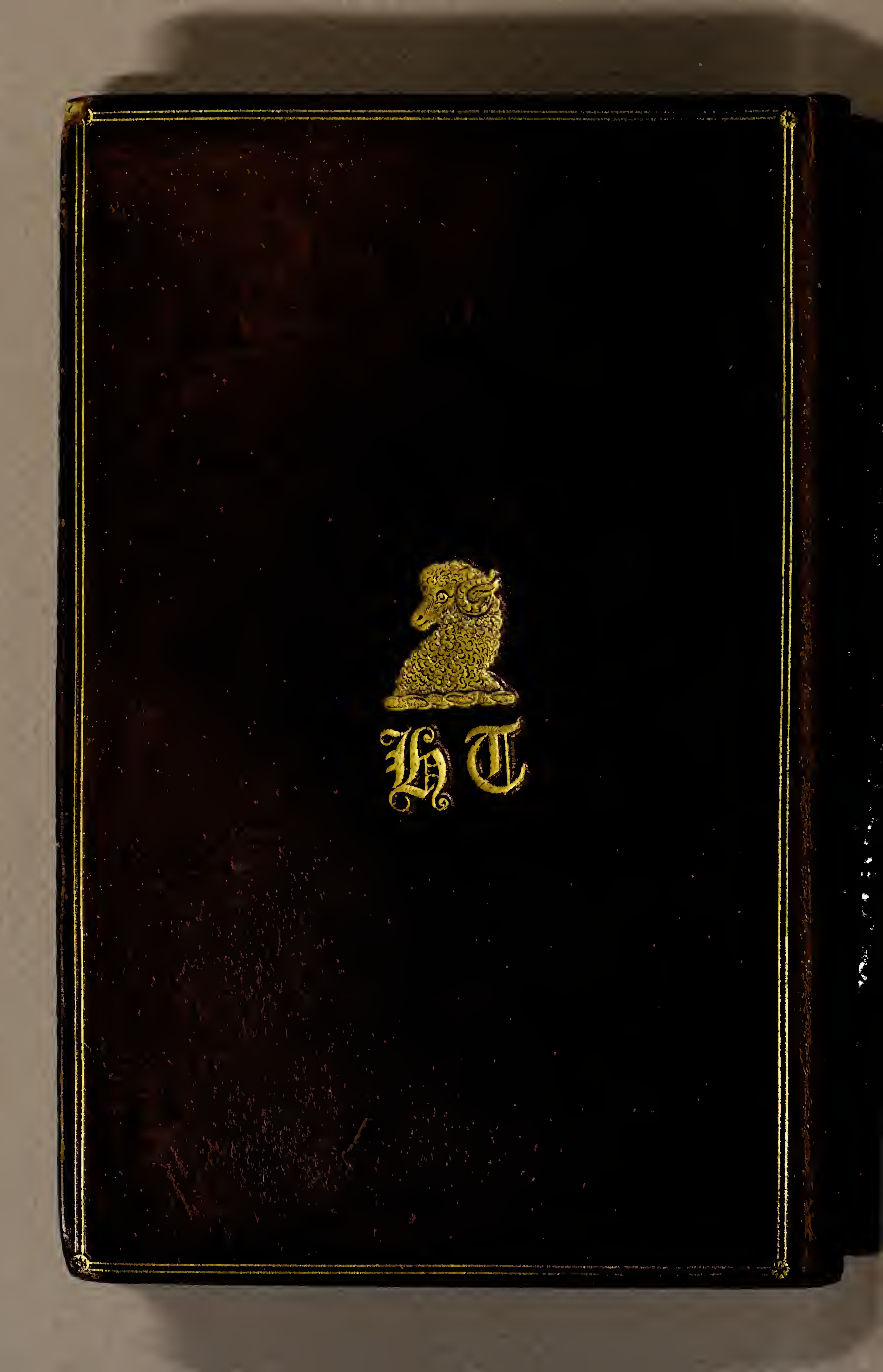
FIN.










H T